

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 917

MONTRÉAL, 23 NOVEMBRE 1901

5c LE No



EN CONTEMPLATION : D'après le tableau de J.-A. Grün

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 NOVEMBRE 1901.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467 Rédaction : B. d. P. 785

JULES SAINT-ELME (Amédée Denault), Directeur;
COLOMBINE (Melle Eva Girof), Secrétaire.
Bureaux : 37, rue Saint-Gabriel

A NOS LECTEURS

C'est un recours à l'indulgence de nos lecteurs et lectrices que nous avons à formuler ici. Nous sentons le besoin de solliciter leur pardon, pour la livraison apparemment hâtive et incomplète, que nous leur donnons aujourd'hui, du MONDE ILLUSTRÉ.

LA VIE COURANTE

Les journaux de la semaine dernière ont énergiquement dénoncé l'immoralité de certains théâtres de notre ville et prié les autorités d'interdire l'entrée de ces funestes écoles aux enfants, aux jeunes filles.

Le MONDE ILLUSTRÉ, dont la mission est d'insuffler le goût du beau à notre jeunesse et de faire goûter à la famille les consolations de la poésie, ne peut passer sans applaudir à ces mesures aussi justes que tardives.

Depuis trente ans, et peut-être davantage, le Théâtre Royal de la rue Coûtté, (pour ne mentionner que celui-là que les journaux ont désigné en toutes lettres) bat et fait grosse caisse en affichant sur toutes nos clôtures, dans toutes nos vitrines—qui, par parenthèse, s'y prêtent volontiers—de grasses saletés, des excitements aux émotions brutales, des promesses d'impudicité, sans la moindre gaze de littérature, de spiritualité ou d'esthétique quelconque, sans la plus mince excuse.

Il y a des années, des années et encore des années que ça marche ainsi ! Il est vrai que, de temps à autre, un policeman, qui s'est entendu refuser les faveurs d'une danseuse, porte une plainte, qu'un simulateur de procès se rapporte en les gazettes, qu'une amende se paie même : et ça recommence avec un regain de vigueur causé par la réclame de l'arrestation.

Depuis des années, on a habitude notre population à se nourrir de ces aliments et, tout à coup, les médecins commis au salut public—Concordie saluti !—proclament ces aliments indigestes à l'estomac de cette population qui s'y est merveilleusement accoutumée.

Cependant, quand des groupes se sont constitués pour convoquer nos gens à des spectacles dignes d'admiration, quand des théâtres se sont fondés en demandant de l'aide aux gardiens de la moralité publique, quand des entreprises artistiques ont demandé du nerf pour guerroyer contre ces institutions véreuses croissant sur notre sol, oh ! scrupules précheteurs, nos excellents citoyens, nos scrupuleux autant que fortunés concitoyens ont plus fiévreusement serré les cordons de leur bourse : ils ont détourné les yeux. Quand un Crésus, sentant peut-être venir le remords d'avoir araché trop d'argent au peuple, d'avoir trop pressuré et exploité ses ouvriers, a entrepris de soulager sa conscience et d'offrir des bibliothèques aux villes qui en voulaient, nos édiles à qui l'offre était faite, ne répondirent même pas. Ils s'occupent de constructions, d'améliorations et de contrats, mais de l'avancement intellectuel, de l'instruction, des livres, des théâtres, des musées... la belle affaire !

Alors, sans conseil, sans indication, sans règle, la population si fricasse une éducation, au petit malheur des livres qui tombent sous sa main et des théâtres qui prennent les moyens de se tenir eux-mêmes debout : on avale tout ce qui se présente, du spirituel avec du stupide, du fade avec du capiteux, du céleste avec de l'immonde. Ou bien, quand par hasard s'installe une censure, on voit se combiner des gens qui ont les aptitudes et connaissances de censeurs comme un poseur d'affiches a des talents d'écrivain... J'ai vu poster en censeurs de certains théâtres des policemen ne sachant ni lire ni écrire. Tenez, pour ne pas aller plus loin, croyez ou ne croyez pas que, chaque lundi soir, apparaissait à la salle académique du Monument National un employé de notre très compétent service de police. Il venait juger de la moralité de telles pièces du répertoire français, connues du moindre lecteur mais dont lui, censeur attitré, n'avait seulement jamais soupçonné les titres : Le Maître de Forges, l'Aventurière, comme aussi Cyrano de Bergerac ont eu les honneurs d'être écoutés par des boutons jaunes qui, faut leur rendre cette justice, n'y ont point remarqué d'attentats aux mœurs patriarchalement bonnes de notre pays et de notre époque...

Les gouvernements du vieux monde affectent des subventions énormes à des théâtres nationaux fondés pour propager les traditions nationales, pour sauvegarder la langue nationale, pour la faire aimer à la jeunesse. Ce sont des institutions normales où le peuple ne se peut induire en corruption intellectuelle.

Chez nous, le peuple plus moderne, moins roturier, plus alerte, plus progressif, plus américain, les théâtres poussent tout seuls et quand ils sont devenus très prospères, et que toute une génération s'est formée à leurs démonstrations, on les interdit au moment où la population est suffisamment abruti pour n'en pas prendre de contagion.

La même anomalie morale ou immorale sur les livres. On imprime les plus considérables inepties, les ouvrages les plus vides, les plus compromettants à notre honneur littéraire, et le gouvernement achète tout, favorise cette littérature qui n'a aucune raison de s'améliorer. Tous les livres passent nos douanes, excepté ceux que convoitent les officiers de l'accise et qui manquent à leur bibliothèque. Tout passe, et puis les journaux pillent, ça et là, au hasard des ciseaux, sans plus de respect pour les auteurs que pour les lecteurs.

Dans les pays où le théâtre est contrôlé, les livres sont aussi protégés, les auteurs ont droit de cité, la concurrence étrangère est taxée, les écrivains nationaux ont une carrière et ne sont point tenus de dépenser les trois quarts de leur vie à quémander un rond de cuir, qui leur permettra enfin de consacrer à l'étude quelques heures de leur journée.

Ici... J'en ai déjà peut-être dit trop. Mais je ne le regrette pas. A force de montrer le borbier où moisissent nos artistes, où stagnent nos dispositions littéraires, peut être bien que ceux qui peuvent se décideront à défendre cette cause, qui en vaut sûrement une autre, à défendre enfin les lettres canadiennes.

HENRY D'ELS.

COUPS DE PLUME

J'ose espérer que le génie qui préside là-haut à la glorification des arts va permettre qu'une gelée blanche voile aux yeux des délicats les derniers vestiges des grotesques placards qui ont sali nos clôtures, lors du passage ici d'infimes cabotins américains : Je veux parler de ces cavales à têtes de femme, symbole de je ne sais quoi, qu'une police peu galante a laissé s'étaler en nos principales places publiques, dans les vitrines de buvettes etc... Etrange manière d'inculquer à vos fils le respect de la femme, base de l'éducation morale d'un peuple. Mon Dieu je sais bien que dans la pensée d'un sportman.—C'est le cheval qui devrait se plaindre de cette substitution de tête, mais je ne comprends pas que des hommes intelligents puissent supporter ce dégoûtant spectacle, sans avoir un coup de sang !... Ah ! Cyrano tu es bien mort—et je soupçonne la réclame de t'avoir donné le coup de pied de l'âne !... Tu aurais pourfendu d'un coup de sabre, toi, brave Cyrano cette odieuse profanation de la femme.

Cyrano de Bergerac !

Enfoncés l'imbroglia Tarte-Préfontaine, la balciné !... L'événement du jour est la magistrale interprétation du rôle de Cyrano de Bergerac par M. Prad. Mlle Ethel a été délicieuse dans Roxane. De ses créations c'est peut-être la plus gracieuse, M. Tremblay, un élégant comte de Guiche, Emmanuel gentil dans son rôle de poète pâtissier, mais chose qui s'explique par ses succès comiques antécédents, ses larmes, pourtant réussies, ne purent impressionner le public. Plus il pleure, plus on rit !...

En passant—Le Monument National, qui a poussé le patriotisme à ses dernières limites, ferait œuvre pie, ajouter un professeur "de savoir-rire à temps." Le besoin s'en fait sentir grandement. Allons, qu'une âme généreuse se dévoue pour sauver ses frères du ridicule !

Le théâtre National mérite la faveur populaire, par ses spectacles qui, pour être burlesques, ne sont pas dépourvus de situations d'un comique achevé. Ce n'est pas encore la délicatesse de l'art français, mais c'est de la bonne gaieté qui parfois ne manque pas de sel. Mlle de Verteuil est une comédienne de talent pleine de verve et d'entrain, l'avenir s'ouvre brillant devant elle. M. Palmiéri dans le rôle de juge, s'est montré un véritable artiste du genre. Sa mimique désopilante lui a valu un succès de fou rire dans la scène de la sourde. Bref, je crois que ce théâtre est le véritable pionnier de l'art. C'est lui qui, vraiment, s'est ouvert un chemin dans la torpeur populaire à l'égard de la scène française. Il y a bien un peu de bruchage, un peu de poudre, un peu trop de bruit pour les délicats, mais les commencent à évoluer nous verrons la direction lui servir des mets plus légers, voire même des crèmes. En attendant, on lui doit des félicitations pour le grand œuvre qu'elle poursuit et dont le succès financier n'est que la juste rétribution : la conservation de la langue française au Canada.

On dit que l'Opéra Comique a les pâles couleurs et qu'il serait bon de lui intoxiquer quelque vigoureux. Pourquoi ne pas s'assimiler les éléments épars de la Gaieté française ? Au lieu de deux spectacles languissants, nous en aurions un réjouissant de santé. Mme D'Artigny est une favorite du public, sa gracieuse personne attirait au joli théâtre de la rue Sainte-Catherine un auditoire d'habitues qui lui doivent de bien agréables soirées.

Il fut un temps où les salons étaient le rendez-vous des artistes et le temple des arts. Alors, il y avait des fervents. Les salons de Milles Rombouillet, de Mme

Duffaut, Mme Necker, Mme Adam, etc... était les nids douillets, où dans la douce atmosphère d'une sympathie féminine, les oiseaux chanteurs de la pensée venaient essayer leurs ailes avant de voler vers les hauteurs des sommets. Comme les applaudissements discrets de ces blanches mains, le murmure flatter d'une admiration contenue, étaient émulatifs, pour les gracieux ténors qui rivalisaient entre eux de trilles et à vocaliser pour charmer leur auditoire affiné. Mais aujourd'hui hélas ! les salons ne sont plus que des lieux où l'on saute, *au tam-tam des cache-walks*, des endroits où l'on se réunit pour mordre son prochain et lui arracher bribe par bribe, sa réputation. Les thèmes favoris sont les méfaits des bonnes, la nouvelle mode des jupes ou le dernier scandale, et j'admire toujours ce qu'on peut jacasser longtemps sur ce sujet. Mais aussi l'art de la conversation se rouille *on ne sait plus causer*, voilà ce que l'on dit tout bas, voilà ce qui éloigne de nos salons, ceux que la grande vie guette à tous les carrefours, ceux qu'elle roule tout palpitants de vie, d'aspirations, d'enthousiasme, dans ses froids suaires pour les jeter dans une fosse commune. Femmes, nous sommes responsables de ces chutes parce que nous avons fait de nos salons des endroits où l'on potine, où l'on baille, où l'on s'ennuie, au lieu de les constituer en cénacle, en temple avec le devoir, confié à chacune d'activer la sainte flamme de la poésie sous toutes ses formes : musique, littérature, peinture.

Ah ! la peinture, voilà une exilée de nos salons — souvent de nos sanctuaires. De passage en un joli village sis au bord d'un ruisseau jaseur, j'entrerais visiter l'église qui mire dans l'onde azurée son double clocher... La nef haute, la voûte bleue, l'air parfumé d'encens invite à la prière. Cette pureté lotionne l'âme d'un bain de fraîcheur la ramenant doucement au jour de l'enfance ingénue... Mais en approchant, l'œil est soudain brutalisé : des tableaux sombres, couleur d'ocre, tachent les murs blancs de plaies sanglantes. Des anges musiciens avec des violons couleur de leurs cheveux, les joues boursoufflées, les yeux sortis de la tête ; d'autres soufflent dans des trompettes, quelque mélodie céleste, je suppose.

Des rochers, non des nuages, à la veille, il semble de se décrocher et de rouler sur la tête et des cierges brûlants devant ces croûtes, saignants d'expiation sans doute... Je crus au barbouillage d'un campagnard, qui avait brossé son rêve ignorant d'une main malhabile, et je souriais sans aigreur aux anges bouffis, à la vierge l'air assez commun, saint à Joseph, jaune comme un citron, mais je restai stupéfaite en lisant au bas du tableau le nom d'un signor finissant en ni, je crois...

Ah ! l'on avait importé cette croûte des vieux pays, quand nous avons ici des artistes à qui cet étranger n'était pas digne de dénouer les souliers !...

Sans respect pour le saint lieu, je faillis me fâcher. Nous avons des artistes et nous les laisserons mourir de faim, s'ils ne se décident pas à désertir l'ingrate patrie pour aller demander protection à l'orgueilleuse voisine, plus libérale, plus accueillante parfois que notre vraie mère ! Nos riches canadiens auront des meubles somptueux, des tapis où la cheville s'enfonce comme dans le duvet, des *chromos* richement encadrés, mais ils se rebifferont si un artiste leur demande cent dollars pour une toile, s'incendant de Strauss menteur quand un diamant d'un demi-carat lui donnerait infiniment plus de distinction. C'est à pleurer vraiment !...

COLOMBINE

LOIN DES YEUX... PRES DU CŒUR

Tel est le titre d'une charmante nouvelle montréalaise, en sept chapitres, et dont LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication dans son prochain numéro. C'est une idylle délicieuse, due à la plume de M. Joseph Barnard, avocat et publiciste, dont certaines primeurs, déjà données par notre journal, ont fait les délices de nos lecteurs et surtout de nos lectrices.

On retrouvera, dans *Loin des yeux... près du cœur*, les mêmes qualités de style et de pensée, et à un degré encore plus développé.

LA REDACTION DU " PIONNIER "

(Voir gravure)

LE MONDE ILLUSTRÉ a le plaisir d'offrir aujourd'hui à ses lecteurs un groupe d'intérêt exceptionnel : celui des collaborateurs de son excellent confrère le PIONNIER.

Nous avons réuni là les photographies de tous les écrivains qui ont tenu la plume au PIONNIER de mai à octobre 1901 — même de ceux que les faveurs ministérielles ont, plus tard, arrachés aux batailles du journalisme.

C'est une belle carrière que celle du PIONNIER et qui ne semble pas près de se terminer. Elle se confond avec le progrès de l'influence française dans les Cantons de l'Est. Elle promet de s'identifier avec les luttes générales de l'idée française et du patriotisme canadien dans le pays.

Voilà plus de trente-cinq ans que le PIONNIER fut implanté à Sherbrooke, dans un centre presque exclusivement anglais. L'entreprise paraissait téméraire, et il fallait toute la jeunesse et tout le courage de ses fondateurs, MM. Cabana et Bélanger, pour envisager l'avenir avec confiance.

Mais l'œuvre était bonne et elle a survécu, grandissant et se développant toujours. Elle a changé de direction, mais elle est restée fidèle à son principe, faisant vaillamment les bonnes batailles patriotiques.

Et ce dût être, pour les directeurs actuels du PIONNIER, une grande joie que de pouvoir, au soir du trente-cinquième anniversaire de leur journal, recevoir les félicitations d'hommes comme M. L.-C. Bélanger, l'ancien maire de Sherbrooke, le seul survivant des fondateurs du PIONNIER, et M. J.-A. Chicoyne, le distingué député de Wolfe, qui dirigea ce journal pendant quinze ans.

* *

Le PIONNIER avait été, à Sherbrooke, un journal de campagne de premier ordre. La haute réputation de ses directeurs, de même que l'élevation et la distinction de sa polémique, lui ont conféré une incontestable autorité.

En s'installant à Montréal, il a forcément, au point de vue extérieur, fait une toilette tout à fait nouvelle. Il a tout de suite adopté les allures du journal de ville, en ce qu'elles ont de meilleur, et il a doublé son service d'informations d'une rédaction entièrement différente de ce qui existe ailleurs.

Absolument dégagé de tout esprit de parti ou de coterie, faisant profession d'ouvrir toutes grandes ses colonnes à tous les écrivains de bonne volonté, vibrant à l'unisson de l'âme populaire, traduisant éloquemment des sentiments que ses grands confrères n'osent pas exprimer, pour une raison ou pour une autre, il s'est vite créé, dans la presse canadienne, une individualité absolument tranchée — et très sympathique, puisque ses efforts ont été couronnés d'un succès à peu près sans précédent.

Il a groupé autour de lui des collaborateurs qui n'ont guère besoin qu'on fasse leur éloge. Leurs noms sonnent assez haut et assez clair. Qu'on remarque simplement — et le fait est caractéristique — que jeunes et vieux se coudoient, au PIONNIER, dans la plus franche cordialité et le plus complet dévouement aux mêmes idées patriotiques. Des plumes féminines de réputation établie jettent dans ce groupe une note spécialement brillante et qui est toujours appréciée.

* *

En six mois, le PIONNIER a doublé son format et haussé sa circulation de 1,500 à 18,000. Il s'est créé, dans le journalisme franco-américain, une situation telle que le meilleur souhait que nous puissions lui adresser est celui de MacMahon à son nègre :

Continuez !

CHARLES AUPIN.

Le présent est le moment qui n'appartient plus à l'espérance et pas encore au souvenir. — X. D. MAISTRE.

BALLADE POUR NE TROP BOIRE

Bois ! Mais ne bois que du vrai vin,
Fils du soleil et de la terre.
C'est le seul breuvage divin.
Tout autre est fade ou délétère.
L'alcool brûle ; c'est un cautère.
La bière éteint ; c'est un étui.
Et l'eau gonfle ; c'est un clystère.
Bois le vin. Sois bon comme lui.

Bois ! Même un piquet d'angevin,
Pourvu que rien ne l'adultère,
Tu ne le boiras pas en vain.
Il te chauffe et te désaltère.
Le sang court mieux dans ton artère ;
Dans tes yeux un éclair a lui ;
Bois ! Mais pas trop ne clystère.
Bois le vin. Sois bon comme lui.

Reste à mi-côte du ravin
Où choit l'ivrogne involontaire.
Bois ! Mais gare au rouge levain !
Dans le plus doux, le plus austère,
Renait la brute héréditaire,
Sitôt que le sens est enfui.
L'un devient porc, l'autre panthère.
Bois le vin. Sois bon comme lui.

ENVOI

Prince, voici tout le mystère
Pour ne trop boire : avec autrui
Partage ton broc solitaire.
Bois le vin. Sois bon comme lui.

JEAN RICHEPIN.

COUPS DE PLUME

Sous ce titre, LE MONDE ILLUSTRÉ donnera régulièrement, à l'avenir, une chronique à batons rompus des choses de la vie littéraire et artistique, spécialement chez nous. Ces articles seront faits par notre distinguée collaboratrice et secrétaire, Mademoiselle Colombine, dont la réputation est déjà bien établie au sein de notre public lecteur.

EN CONTEMPLATION

(Voir gravure)

Ce tableau de Grün, remarqué au dernier Salon, n'est pas seulement une aimable fantaisie ; c'est aussi, en donnant à l'expression son sens le moins solennel, une page d'histoire contemporaine. Tout le monde, en effet, dans le portrait contemplé avec une évidente sympathie par la gracieuse petite Parisienne, reconnaîtra les traits d'un des hommes politiques, d'un des académiciens les plus connus et les plus goûtés de France.

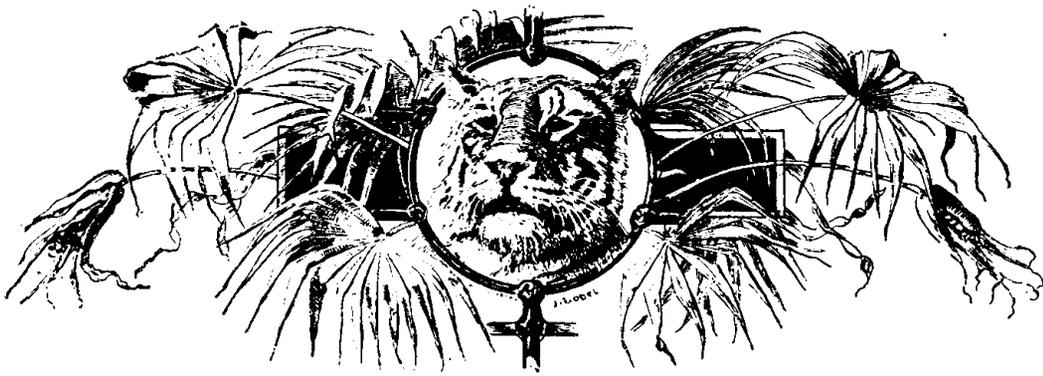
La Chambre vient de rentrer ; M. Paul Deschanel a repris sa place au fauteuil présidentiel ; il y passera parfois des heures pénibles, et en songeant à la place privilégiée que son image occupe dans les albums, peut-être regrettera-t-il que la plus belle moitié du genre humain n'ait pas encore conquis le droit de vote.

FEUILLETON

Notre feuilleton en cours de publication touche à sa fin. Dans un numéro assez prochain, nous en commencerons un nouveau, choisi avec soin, dont nos lecteurs et lectrices seront ravis, nous en avons l'assurance, car il sera entièrement dans la note qui a toujours fait le succès des superbes feuilletons publiés par LE MONDE ILLUSTRÉ. Avant longtemps, nous donnerons seize pages de cette matière, au lieu de quatre.

BELLE ETUDE HISTORIQUE

LE MONDE ILLUSTRÉ publiera, dans un prochain numéro, une fort intéressante étude de M. Alphonse Gagnon, de Québec, sur les progrès remarquables que fait, en Ecosse, la religion catholique.



LES CHASSEURS DE FAUVES

(Suite et fin)

Tana-River, 5 novembre 1888.

Sorti l'après midi. Quelques *topés* et buffles signalés. Me mets à leur poursuite. Après avoir rampé quelque temps, je les vois redresser tout à coup la tête et fuir au galop. Je ne m'expliquais pas la cause de leur fuite étrange et subite, quand un de mes porteurs de fusils accourut, tout ému, et me dit qu'un grand éléphant paissait près de là. Je m'avance doucement et découvre que c'est un mâle solitaire et gigantesque.

" Nous mettons à le suivre lentement, prudemment, avec ma carabine calibre 8 et une autre plus forte encore. A 150 mètres de l'énorme pachyderme, au moment où nous rampions autour d'un buisson, un monstrueux python, déroulant ses longs anneaux, se dresse devant nous. Nous nous gardons de le troubler.

" L'éléphant se trouvait alors au milieu de quelques maigres buissons. Quand il nous tournait le dos, nous nous approchions sans nous cacher, pour nous dissimuler vite dès qu'il se retournait. Je m'aperçois tout à coup que mon compagnon s'est arrêté avec mon second fusil et cesse de me suivre. Je rebrousse chemin et lui ordonne de ne pas me quitter. Enfin, à 20 mètres de l'animal, je fais feu avec mon calibre 8 et lui loge une balle dans les vertèbres. Il balance lentement sa tête sans proférer un cri. Une seconde balle, logée au même endroit, abat le géant, qui vacille et tombe avec fracas. Alors, prenant mon autre carabine, je cours vers le moribond, et, pour l'achever je lui tire plusieurs balles dans le crâne.

" C'était un mâle superbe, énorme, ses défenses mesuraient 60 centimètres de longs et pesaient chacune 36 kilogs.

Le capitaine Campbell a été le héros d'une chasse au lion tout à fait extraordinaire.

Un jour, sur la côte des Somalis, il apprend de quelques indigènes qu'un énorme lion vient de faire de grands ravages dans la contrée. Quelques heures après, un vieillard somali accourt au campement, annoncer que le fauve signalé s'est brusquement attaqué aux chameaux confiés à sa garde ; peu après cette agression, le lion a disparu.

Sans perdre un instant, le capitaine Campbell fait seller les chevaux et, suivi de ses compagnons de chasse, se met à sa poursuite. Après quelques heures de recherches inutiles, on entend le bruit d'une bataille en règle, qui vient d'éclater entre le lion et les hyènes qui dévoraient gloutonnement le cadavre du chameau. Malheureusement, la nuit était très obscure, et force fut d'attendre au lendemain,

Dès la pointe du jour, le capitaine, après une poursuite acharnée, aperçoit le lion sous un arbre, faisant le guet sur la route suivie par les caravanes qui se dirigent vers le Harrar. Le capitaine lui envoie une première balle.

Le lion s'éloigne jusque sur les bords du taillis, reconnaît les assaillants et s'élance sur eux. Mais le capitaine a déjà visé le fauve et fait feu. Cruellement blessé, le lion bondit, terrasse l'officier anglais, qui lutte encore héroïquement.

Au même instant, les gens du capitaine le dégagent et tuent le lion, dont la tête sans crinière fait aujour-

d'hui le plus bel ornement du Club sportif de Saint-Jacques.

III

Les vastes plaines d'Amérique du Nord offrent au chasseur un domaine sans limites. C'est là qu'un courageux couple anglais, M. et Mme Turner-Turner, a passé deux années, accomplissant de véritables prouesses cynégétiques, sans se soucier des rigueurs du climat ni de la solitude de ces espaces désolés.

Partis de Victoria, M. Turner et sa femme arrivent, après six jours de marche, à l'embouchure de la Skena. Là, faisant franchir à leurs bateaux légers les canaux et les rapides, ils atteignent les sources de la rivière Fraser, où ils s'installent.

La température ordinaire de ces régions glacées est d'environ 30 degrés au-dessous de zéro. Ce froid horrible ne saurait effrayer nos vaillants chasseurs. M. Turner choisit l'emplacement de la hutte qui, en deux jours de travail, s'improvise comme par miracle, confortable et assez vaste pour que Mistress Turner ait, pour elle seule, une chambre à coucher.

Dans la hutte sont disposés les armes, les pièges, les provisions, les outils de ménage et de cuisine de Mistress Turner, qui plus tard égayera son *home* d'un petit ours, d'un chien sauvage et d'un chat.

C'est en novembre que commence la chasse, adroitement pratiquée avec des trappes en acier et des séries de pièges. M. Turner se met en route de grand matin, à la clarté des étoiles, marche la journée entière, emportant sa carabine, quelques trappes de rechange, une gibecière contenant des amorces et des dépouilles d'animaux pris dans ses pièges. A la nuit tombante, longeant la rivière glacée, il regagne la hutte, exténué, affamé, méditant déjà sur la route à suivre pour la chasse du lendemain. S'il rencontre quelque fauve hostile, il ne manquera jamais de le saluer d'une balle victorieuse.

IV

Chassant au Caucase, un autre gentlemen chasseur, sir Philip Wolley, blesse un ours gigantesque, dont il entreprend seul la poursuite.

L'ours se retourne vivement vers le chasseur, la gueule entr'ouverte : sir Philip, empêtré dans des broussailles inextricables, ne peut bouger, il est perdu.

Le fauve s'avance, debout, levant ses pattes velues, grognant d'une sourde fureur. Par un suprême effort, sir Wolley dégage ses membres, épaule sa carabine et fait feu. L'ours, qu'une balle vient de frapper au cœur, chancelle et tombe.

La Chambre des Communes anglaises compte au nombre de ses membres un intrépide chasseur de grands fauves, M. H. Seton-Karr, député de Sainte-Hélène. Il a eu, dans les montagnes Rocheuses, qu'il connaît presque aussi bien que Londres, les aventures les plus étonnantes.

Un jour, il se trouve face à face avec un ours énorme. Son premier coup de feu rate. L'animal se précipite sur lui. Ni arbre, ni retraite dans le voisinage. L'ours donne alors la chasse au chasseur ; M. H. Seton-Karr fuit de toutes ses jambes, et l'animal le serre de près, ne se pressant cependant pas trop, sir qu'il est de l'atteindre. Mais cette présomption le

perd. Un ours ne doit pas, non plus, vendre la peau d'un adversaire avant de l'avoir tué.

M. Seton-Karr peut se réfugier derrière un rocher ; il ajuste et tue l'ours, dont la dépouille orne maintenant sa maison de campagne.

C'est par centaines que M. Seton-Karr a abattu des buffles et tué des ours gris des Montagnes Rocheuses. Un autre Nemrod britannique, sir William Gordon Cumming, a rempli le monde de ses exploits cynégétiques.

Pour se reposer probablement de ses exploits contre les féroces félins, sir William a également chassé le crocodile. Cette chasse exige la plus grande habileté de la part du tireur, qui doit attendre l'animal soit à l'attache des pattes, soit à la gorge, au ventre ou aux yeux, les seuls points vulnérables de l'épaisse carapace, sur laquelle les balles glissent sans pénétrer.

Le crocodile dont sir William a fait la photographie a été tué sur les bords d'une rivière voisine de Calicut (Malabar).

Cette rapide nomenclature des chasseurs de grands fauves serait incomplète si nous ne mentionnions pas sir Edmund Giles Loder, de Leonardlee, comté de Sussex.

Il a chassé dans les déserts de l'Afrique et les jungles indiennes. C'est lui qui nous a fait connaître les noms des colonels Fraser et Beynes, qui ont tué, le premier 60 et le second 195 tigres.

Quelques générations encore, et ces grands fauves, aujourd'hui la terreur des hommes et des troupeaux, auront été rejoindre, dans la nuit des âges, leurs ancêtres des époques géologiques, dont nos musées conservent seuls des vestiges.

Un chasseur bien connu au delà du détroit, M. Gardiner Muir, de Hillcrest Market, Harborough, a bien voulu laisser feuilleter à un reporter curieux, M. Framley Steelford, ses tablettes de chasse dans l'Est Africain britannique.

Quand ces grands fauves, chassés à outrance par d'adroits tireurs, auront totalement disparu, ils seront peut-être remplacés par une faune domestique, qui témoignera, avec les voies ferrées et les fils télégraphiques, de la civilisation et du progrès universels, et il sera passé pour toujours, le beau temps des grandes et nobles aventures, des lointaines et périlleuses expéditions dans la jungle de la forêt vierge, où l'homme, en face des majestés libres de la nature, sur la terre insoumise, exposé à tous les périls, à toutes les surprises, ressentait en son cœur l'allégresse de la lutte, l'émotion délicieuse du danger, la vigoureuse volupté des braves vis-à-vis de la mort.

Que feront les hommes d'action, ceux que leur tempérament de soldats, de lutteurs, de conquérants, d'aventuriers superbes pousse hors des cadres étroits et monotones de la civilisation, dans les terres hostiles et sauvages où il y a encore des combats et des luttes héroïques, et où l'on peut vagabonder à l'aise ?

Les malheureux ! ils seront astreints à faire comme tout le monde, à se raser, à mettre un habit, et à lire les journaux.

La mort du dernier "mangeur d'hommes" sera pour tous ceux-là la mort de la liberté.

LE BLUET

Un bluet tous les jours fleurit ma boutonnière...
Vous demandez pourquoi ? C'est que vous ressemblez.
Avec vos beaux cheveux, si pareils à des blés.
A la saison d'été blonde et toute en lumière.

Et lorsque je vous vis une fois, la première,
Parmi vos cheveux d'or en gerbes rassemblés,
Un bluet, souriant à mes regards troublés,
Me dit : " Je suis la fleur choisie et coutumière.

Depuis lors, les bluets emplissent ma maison !
Vous dites : " Ce symbole annonce une amour brève,
Car voici les blés mûrs..." Laissez-moi, que j'achève :

Tout l'or de vos cheveux, merveilleuse moisson,
Est entré dans mon cœur où naissent à foison
Les éternels bluets de l'amour et du rêve.

JEAN AICARD.

COLLECTIONNEURS

La douce manie de collectionner des timbres amuse les petits enfants et chasse les mauvaises pensées des grands.

En contemplation devant son album où manquent les timbres poste du Congo ou de la République d'Andorre, le garçonnet oubliera de jouer des tours aux voisins et de gaminer par les rues ; les chiens ne le verront pas ce jour-là, leur attacher des boîtes de fer-blanc à la queue, et sa sarbacane ne lancera de pois dans les yeux de personne. A quoi songe-t-il quand il passe alors tête basse et l'air sérieux devant votre porte ? Ce n'est, soyez en sûr, ni à votre fillette ni à vos écus : il se demande si vous ne posséderiez point le timbre absent, et s'il doit vous l'aller quêter. Car vous êtes de ceux qui entretiennent une correspondance suivie avec des étrangers, ou bien vous êtes dans un ministère où tombent des lettres, et par là des timbres de tous les points du globe. Je parie qu'il va sonner et vous prier de conserver ces timbres à son intention. Ne le refusez pas.

Le timbre poste est un agent moralisateur : il tient les enfants à la maison, leur évite la mauvaise compagnie et leur enseigne quelque chose.

Ce quelque chose, c'est la géographie, — la science peut-être la plus honteusement ignorée des Canadiens. Les albums dont se servent les collectionneurs classent les pays par les parties du monde ; on apprend donc si le timbre de Perse appartient à l'Asie ou à l'Afrique. Voici le timbre d'une des villes hanématiques ; — l'enfant va chercher où le coller, et s'il est tant soit peu désireux de s'instruire, il étudiera l'histoire des villes libres, de cette vaste confédération qui ne comprenait pas moins de soixante-quatre villes allemandes organisées contre les pirates de la Baltique et pour des fins de commerce.

Mais le timbre poste n'existait pas alors ! me dira-t-on.

Soit, mais les villes de Brême, Lubek, Hambourg, ont leurs timbres : étudier celles-là c'est étudier la Hanse teutonique.

Ainsi l'histoire et la géographie trouvent leur compte aux collections.

Quand je dis collections, je me comprends. On ramasse de tout aujourd'hui. Il y a beaucoup de choses curieuses que l'on réunit à grands frais souvent, mais dont l'utilité me paraît problématique : les cachets en cire, les écussons, les devises, les chiffres. On taille aux d'hozières de l'avenir un ouvrage inutile. En ce pays, où la noblesse est toute de sentiment, où le blason n'existe plus, après avoir si peu existé, où les plus orgueilleux de nous s'inventent des armes, et se choisissent des devises dans les recueils *ad hoc*, qu'y a-t-il besoin de ces choses d'un autre âge ? Ils perdent rudement leur temps ceux qui se figurent que l'on fera dans cent ans des recherches sur leur écusson. Nous nous démocratisons trop vite, Dieu merci, pour que ces babioles intéressent longtemps.

Il est évident qu'il ne saurait s'agir ici des collections de livres, des galeries de peintures, des musées d'antiques, grosses et coûteuses entreprises presque toujours hors de l'atteinte des particuliers. Je veux parler seulement des petites choses, de ces riens ou quasi-riens, les médailles, les timbres de tout genre, les autographes. C'est la curiosité plutôt que l'intérêt scientifique qui, dans la plupart des cas, pousse à les recueillir sans but de comparaison. Plus souvent on cherche à empiler qu'à classer. On a des trésors qui dorment dans des armoires. Pas d'inventaires, pas de catalogues, rien qui indique ces enfouissements. Un arrière-neveu mettra la main dans un coffre précieux, que la paresse du grand-oncle aura négligé d'étiqueter, et qui se sera transmis à trois générations. On se disait de l'un à l'autre qu'il contenait de vieilles nippes, et personne n'y touchait. Que de greniers, dans nos vieilles maisons canadiennes, bâties, il y a cent ans et où se trouvent des boîtes qui renferment de quoi faire frémir d'envie nos antiquaires ! J'ai trouvé, dans une chambre inhabitée,

chez un oncle, un baril plein de parchemins laissés là par un précédent locataire à l'intelligente merci des souris, de la poussière et de la moisissure. J'avais onze ans, et j'ai sauvé ce qui m'a paru valoir quelque chose, c'est-à-dire des signatures de gouverneurs anglais et des seings de cire grands comme la main. C'était tout ce qui pouvait intéresser un enfant. Si c'était aujourd'hui !

* *

Le timbre-poste enseigne la géographie, mais la monnaie enseigne la géographie et l'histoire. C'est celle des collections des petits objets qui me paraît la plus utile, en même temps que la plus séduisante. Je l'ai commencée vingt fois, mais, dépourvu de patience et je pourrais dire de passion, j'ai toujours après un certain temps donné mes embryons à d'autres collectionneurs plus avancés ou plus riches que moi. Il y avait ce brave Gonzalve Doutré qui collectionnait de tout, et à qui, ses amis se faisaient un tel plaisir d'être agréables qu'ils se dénantassaient pour lui de leurs raretés. Lui n'en profitait pas, c'était l'Institut Canadien. Il avait reçu d'une foule de gouvernements des choses fort intéressantes, surtout en timbres-poste. J'espère que cela ne s'est pas perdu depuis la dispersion de l'Institut. Aujourd'hui, quand j'ai une pièce rare, je la donne à Campeau, le plus enragé collectionneur d'objets les plus disparates que je connaisse. Il n'en est pas rendu à collectionner les boutons et les plumes d'acier, mais cela peut venir.

* *

Les collectionneurs sont une franc-maçonnerie. Vous êtes en relation avec l'un d'eux, il vous arrive bientôt dix, vingt, cinquante catalogues ou circulaires de la confrérie. Et cela dure toujours. Et cela s'augmente sans cesse. Je reçois encore toutes les semaines des envois de ces messieurs, adressés au numéro de la rue que j'habitais il y a dix ans. Un de mes jeunes frères s'était mis en rapport avec un jeune collectionneur américain. Bientôt il reçut des numéros de journaux philatélistes qui proposaient des ventes et des échanges. Le cercle s'élargit, et il lui parvint de semblables journaux de toutes les parties du monde, — et toujours adressés au même numéro. Mon frère a laissé la partie, mais journaux et catalogues affluent, et je les brûle, ou je les passe à d'autres. Une plaie d'Égypte moderne, quoi !

Il y a de drôles de circulaires. Une entre autres. Elle est évidemment d'un jeune garçon : jugez-en.

" Marcel Dxxx, 54, rue xxx, Bxxx (France). Je viens, par cette présente, vous demander de faire des échanges avec moi, de timbres postes (sic).

" Dans le cas où ma proposition vous plairait, faites moi un premier envoi, ou dites le moi, et je vous en enverrai un (sic).

" En attendant de vous *relire*, agréez, etc. "

Ce n'est pas tout, M. Marcel D. se traduit lui-même en anglais, et il devient du coup Sir Marcel D.

" I shall be very glad if you *voill* exchange Postage Stamps with me. Hoping to hear from you soon, etc. Exchange in large quantity and *détail*. "

Rien n'est à l'épreuve d'un écolier. Sir Marcel D. expédie sa littérature en Amérique, sans se douter qu'il ne sait écrire ni le français ni l'anglais.

Ce Sir est impayable. Il est vrai qu'il n'est pas le seul.

* *

Ce qui n'empêche pas que je recommande aux parents de donner libre cours aux fantaisies des enfants qui collectionnent, de les aider même. Paix dans la maison, paix dans la rue, c'est déjà quelque chose de gagné.

En douane et en accise, un timbre sauve un colis de la confiscation, et son propriétaire de l'amende, de la prison. Un timbre-poste rare fourni à quelque jeune collectionneur le fera peut-être tellement rêver qu'il oubliera de commettre une étourderie qui mène au violon.

Le timbre-poste moralise.

A. LUSIGNAN,

LES FEMMES

En amour, quand une femme vous dit : " Si je ne meurs pas je deviendrai folle ! " elle oublie d'ajouter " d'un autre. "

* *

Quand les femmes n'aiment pas, elles font les sucrées, les mijaurées. Mais quand elles aiment, il n'y en a pas une — si arrogante, si précieuse et prétentieuse qu'elle soit d'abord — il n'y en a pas une, dis-je, qui ne finisse par porter son bât sans regimber.

* *

Quoi qu'on puisse dire, la grande ambition des femmes est d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela et l'on en voit point de si fière qui ne s'applaudisse, du cœur, des conquêtes que font les yeux.

Créer le foyer, c'est créer la famille ; l'âme du foyer est douce et bienfaisante à ceux qui en gardent l'amour et le respect.

Les collectionneurs sont des gens heureux ; ils savent toujours où placer leurs économies. — EDMOND ABOUT.

LA QUESTION DES CHAPEAUX



Voici le moment de remplacer nos chapeaux de paille par des coiffures mieux appropriées aux intempéries de l'automne. C'est ce que veulent faire les personnages représentés sur notre dessin. Aidez-les dans leur choix. Découpez tous ces couvre-chefs, et collez chacun sur la tête du personnage auquel il vous paraît le mieux convenir. Ne pastenir compte des numéros, qui n'ont pour objet que de rendre plus claire la solution que nous donnerons.

CONFERENCE

(Suite et fin)

VI.—L'AMOUR CHEZ L'HOMME ET CHEZ LA FEMME

Avant l'origine des siècles, Dieu seul existant, dit : "Faisons l'homme"; Il ajouta : "Donnons-lui une compagne," Eve parut. Adam l'aima. Serai-je téméraire au point de vous décrire le paradis terrestre après les beautés peintes aux Livres Saints ; serai-je téméraire au point de vous décrire le paradis de nos pères anciens et leurs amours en ce lieu de jouissance, après que Milton en a donné des lambeaux à notre admiration et des perspectives qui font pleurer, tant est grande la puissance de ces amours, et forte l'intelligence qui nous les fait vivre ? Inutile de vous redire la constance de ces deux premiers amants, qui s'aimèrent pendant des siècles, aux jours néfastes, comme ils s'étaient chéris aux jours heureux de leur passage au jardin du ciel. Ce fait est un exemple pour les races d'aujourd'hui, et les temps qui ne sont plus ont pu y voir un modèle à suivre, comme les peuples futurs y cueilleront leur bien. Eve, c'est la femme, l'épouse, la mère. Adam, c'est l'homme, l'homme qui aime *fortement*, avec calme et sérénité. Eve qui est tout cœur, c'est l'épouse qui ne vit que pour Adam, la mère qui s'oublie pour le fruit de son union. Eve, c'est l'amour enthousiaste et fort, l'amour agité, inquiet, nerveux, l'amour qui se donne sans restriction, qui s'aveugle de l'être aimé. Adam, c'est l'amour *immense*, qui domine par sa force comme l'amour d'Eve l'emporte en tendresse. Et c'est pourquoi l'amour extrême et délaissé chez une femme fait sourdre ses larmes abondantes de leur source profonde et va même jusqu'à l'épuiser, la femme, et la faire mourir : c'est ainsi que Graziella n'a pu survivre à l'orgueil du poète. Et c'est pourquoi l'amour extrême et délaissé chez un homme cristallise les pleurs à son orbite ; mais pour en être moins apparente, sa peine n'en est pas moins vaste, ni moins vraie. Et c'est pourquoi l'amour extrême et délaissé chez un homme rive le frein de sa douleur, l'endurcit, et lui fait accomplir un acte d'abnégation héroïque. L'amour délaissé métamorphose l'homme et tue la femme, ou bien la rend plus langoureuse, plus pensive et plus tendre, s'il est possible d'ainsi dire. L'homme, au contraire, devient plus rude, douteux, sceptique. La femme alors est l'hirondelle plaintive qui s'est vu enlever un nid débordant de douceurs ; l'homme c'est le lion qui trouve clos l'ancre où il devrait s'abriter aux jours sombres, l'ancre où devaient se pulvériser les rayons de soleil aux jours brûlants.

Amour délaissé, à contre cœur, je t'ai découvert en passant, car le souvenir des malheureux attriste et noie l'âme impuissante au secours.

VII.—L'AMOUR CONJUGAL

Combien plus beau, plus doux, et combien plus se ressemblent le cœur de l'homme et celui de la femme quand ils se comprennent. Chez l'un et l'autre, c'est la confiance entière, un don réciproqué. L'épouse s'appuie au bras de l'époux, lui, l'enlace, oublie tout, ne voit qu'elle et l'auteur de ces intraduisibles extases—car aux bonheurs indéfinis succèdent les reconnaissances sans borne.—La pensée laisse la terre, monte à sa source, comme si, indigne d'elle, la terre ne pouvait suffire à la contenir.

Spectacle ravissant de l'homme et de la femme unis et qui s'aiment ! La jeune fille d'hier sourit moins légèrement mais avec *plus* de vérité et de constance, avec plus de sûreté consolante et de garantie indubitable. Le jeune homme, insouciant hier, a au front la pensée du lendemain qui le fait réfléchir et lui met des feux à l'œil, il voit près de lui le fleuron qu'il aime et se sent plus fort, parce que celui qui est aimé d'une femme est à l'abri des coups du sort, il est plus courageux, parce que chaque jour il sent une main plus chaude que la veille presser la sienne, un regard plein de ciel, où il mire son image tranquille, comme aux ondes d'une mer très pure se réfléchit une étoile, et il entend une voix toujours s'attendrissant lui dire : "Mon cher enfant, nous sommes deux sur le chemin."

Que s'élèvent les tempêtes, je m'en moque : tu es là ! Que viennent les obstacles, mon haleine réchauffera ton ardeur, et nous irons de par la vie en nous fortifiant de notre mutuel amour ; nous irons... et quand nous serons des vieillards aux cheveux blancs, quand enfin nous ne serons plus, les jeunes diront : "Ils se sont aimés," et nos âmes, aux sphères célestes, chanteront notre amour d'ici bas et continueront de s'aimer—de s'aimer sans fin—dans l'immensité."

C'est l'amour conjugal.

VII.—L'AMOUR MATERNEL ET PATERNEL

Du précédent, l'amour maternel découle naturellement, de même que l'amour paternel.

Ils attendent, le père et la mère ; ils envient les nids gazouilleurs de la fauvette, et se mirant aux prunelles l'un de l'autre, dans des regards d'affection anxieuse, ils rêvent d'un bonheur trop lent à venir, plus lent que les autres bonheurs attendus.

Enfin, rose ou pâle, arrive le chérubin des inlassables espoirs d'amour qui s'éternisent. Faible, presque sans vie, une voix qui n'a que des larmes—comme au regret d'être venu, il est là, inconscient de lui-même et des choses qui l'environnent, il est là, au berceau moelleux chez le riche, plus rude chez le pauvre, mais partout, toujours attiédi par l'affection d'une mère.

Il est là, sa mère aussi est là. Souriante, elle lui parle comme à son meilleur ami, qui saurait la comprendre et deviner ses inquiétudes, ses attendrissements. Elle est là, sa mère, elle l'enveloppe de baisers et le réchauffe de son souffle, l'endort de cette voix qui, plus tard, indiquera les écueils de la vie, les moyens de les franchir. Elle chante pour l'empêcher de sentir les premières douleurs d'une existence qui en est pleine ; elle chante pour que, dans le futur, aux jours dangereux pour la jeune fille, pour le jeune homme surtout, elle chante pour que la ressouvenance de cette voix jadis entendue, paralyse sur le bord du gouffre et fasse dire : "Pourquoi ramper dans la boue ? Pourquoi salir le manteau de l'amour maternel qui me couvre de sa blancheur ?"

Cette seule pensée ferme des abîmes entr'ouverts et tue des fautes en germe.

Cette mère, elle donne ses jours et ses nuits à cet autre elle-même et le regarde grandir, on dirait, tant elle observe et voit tout ce qui survient dans la croissance et la formation du petit ange. Elle est désireuse de saisir un prime regard d'intelligence et bientôt des légalements qui ne sont que les refrains de ses baisers. Enfin, qui dira la joie, l'extase d'une mère, quand les petites lèvres ont pu faire couler dans l'air ce mot si doux et si grand—grand et doux comme la femme elle-même—*Maman !*

Il a grandi, le bébé, il a vingt ans. C'est alors qu'il faut suivre la sollicitude maternelle. Tout l'inquiète, elle craint, s'alarme, elle a peur : "Ah ! mon ami, sois bon ! Si tu savais les inquiétudes qui rongent ce cœur de femme ! Sois bon ! Ne fais pas pleurer ta pauvre mère, aux jours de tes vingt ans." François Coppée a dit : "C'est le crime des crimes" et il a raison, car une mère, c'est... ou plutôt, comprenez-le par cette phrase de la mère de l'auteur de *Raphaël* : "Mon fils, tu sais que si les larmes de mes yeux pouvaient se changer pour toi en or, je les verserais toutes dans tes mains !"

L'enfant vieillit, la mère le suit toujours, mais plus calme, plus tranquille, plus heureuse : car il a détourné l'écueil et il s'en va dans la vie, la tête haute, l'honneur au front : l'honneur qui a sa floraison dans la vertu, et sa racine dans le cœur d'une mère. Cet honneur là n'a rien à craindre, et celui qui le possède est invulnérable.

Et pendant ce temps, l'amour paternel est-il mort ? Est-il seulement admiratif de l'amour maternel ?

Le père aime aussi. Et ses attendrissements, et ses caresses, et ses baisers, quoique plus rares, ne sont ni moins forts, ni moins saturés d'amour.

Le père a travaillé : il a secondé ainsi la mère auprès de l'enfant. Et ce travail du père, c'est le cœur qui le demande. C'est pour elle qu'il peine, et pour leur enfant.

"Enfant, si tu ne dois pas oublier ta mère, souviens-toi aussi de cet homme, rude en apparence, qui se

tenait à ton berceau, près d'elle ; cet homme aimait ta mère, et te donnait l'exemple de ces grands amours tranquilles et vigoureux qui sont la caractéristique de l'amour masculin."

Mesdames et Messieurs, je ne puis me défendre d'une comparaison entre l'amour du père et celui de la mère, ou mieux, entre l'amour de la femme et l'amour de l'homme, je ne puis me défendre de les comparer à deux harmonies dissemblables dans leur marche et leur rythme, mais dont le thème fondamental est pareil :

Nous sommes au matin d'un beau jour. L'air a dû mystérieux, du vague, du rêve, du ciel dans ses ailes. Un silence imposant règne. Tout à coup, lente, molle, berceuse, une fanfare au loin pleure ses plaintes. Elle approche peu à peu, et les vibrations s'accroissent en se multipliant, éclatent, sont pleines de frénésie, d'emportement, de délire. Vos larmes jaillissent : je vois dans cette harmonie un symbole de l'amour féminin.

La scène change. Le soir. Clair de lune. Même silence. Une voix s'élève, grave, vibrante, souple, d'une grâce attendrissante et mâle ; vous y sentez de la force, quelque chose qui impose : vous admirez. Aux notes les plus rapides, les plus abandonnées, votre gosier s'étire, un frisson galope dans vos moelles ; vos larmes coulent leatement, sans effort, et tombent, et tombent, seraines comme la voix qui les attire de votre cœur : je vois dans cette harmonie un symbole de l'amour masculin.

Que donne l'enfant, en échange de ces amours du père et de la mère ? Il lutte, s'efforce, gonfle et presse sa petite âme pour en extraire de l'amour ; car l'amour attire l'amour, et, seul, un cœur emplit un autre cœur.

Nous venons de voir, Mesdames et Messieurs, l'amour dans la famille ; de lui, naît l'amour de la patrie. Je ne le décrirai pas, mais je le nomme pour que vous voyiez une grande figure passer devant vous.

IX.—L'AMOUR DE LA JEUNE FILLE

Il y aurait encore plusieurs portraits à faire. Pour ne pas abuser de votre bienveillance, j'abrége et vous donne le dernier. C'est une rose que je vous offre. Une rose ?—Oui, le cœur de la jeune fille est une rose—la jeune fille rose comme son cœur. Vous demander si la jeune fille aime, mieux vaudrait demander si elle existe : Oui, elle aime et l'univers s'anime au feu tendrement chaud de son cœur.

La jeune fille, c'est la sœur, la mère, c'est l'épouse. La jeune fille, c'est l'hier, l'aujourd'hui et le demain de l'existence. Et le peuple qui s'appuie sur elle et la respecte comme elle le mérite, quand elle-même se respecte, ce peuple est un grand peuple. Et l'homme agenouillé sincèrement devant elle a fait ce qu'il y a de plus beau, après s'être agenouillé devant Dieu.

Dix-huit ans ! vingt ans !

Epanouissement du cœur de la jeune fille ! c'est alors qu'elle s'abandonne avec confiance à celui qui, demain, l'oubliera peut-être et qu'elle même oubliera aussi vite.

Pauvre jeune fille, tu as vingt ans !

C'est alors qu'en des rêves purs d'avenir heureux, elle échange ses pensées, ses sourires pour d'autres pensées qui caressent, tendres.

Chère jeune fille, tu as vingt ans !

C'est alors que son cœur ne lui appartient plus, il se donne, il s'est donné.

Heureuse jeune fille, tu as vingt ans !

Mais si nous avons souvent les grands amours, nous n'avons pas toujours ceux qui se dévoilent sans crainte, à cause parfois d'un doute brisant ceux que son absence aurait unis. C'est ainsi que deux âmes sœurs se touchent sans s'étendre et se regrettent ensuite quand un seul mot en aurait fait des heureux. Pourquoi ? Nous n'avons pas à demander raison à Dieu de la marche des choses ni de l'état d'existence des sentiments. Ce qu'Il fait est bien ; néanmoins, j'ai voulu signaler ces amours inavoués, aussi forts que bien d'autres connus. Inavoués, pour quel motif ? Je n'ose résoudre ce grand problème, mais le fait n'en est pas moins réel.

Une question. Cet ennui ne viendrait-il pas

d'une ig
—Je dir
ment l'é
perfecti
à l'uniss
tras à sa
son resp
ce qu'es
cœur, je
légèreté
oiseau.
fiertés,
gation d
pour ce
encore,
jeune fil
toi, et, l
jeune ho
"Aimon

Mesdame
Lafont
"Il est d
à son app
où chaqu
conclure
de croire
vous raff
bliés très
faire pre
vrai, vou
duire au
mots :
Perme
cendre d
rend la v

Nos lec
livraison
se de M.
non Pub
qu'avait s
français
son artic
traits de
de la-bas.
Pour p
faite, sur
nos jeune
fort réus
pour la b
phique, a
de la litt
Jean Ram
la fille à l
toire de c
voureuses

J'avais
St-Jean.
cun a enc
justes et r
chronique
C'était
picale, le
dans l'air,
C'était vra
heure, j'a
quille à la
ne, femme
contraire,
ça, si char
—Allon

d'une ignorance de soi ou d'un défaut d'observation ? — Je dirai donc à la jeune fille : " Cherche sérieusement l'être que tu es, et celui qui te complètera en se perfectionnant, car il n'y a qu'un seul cœur tout-à-fait à l'unisson du tien ; puisses-tu le voir, tu le reconnaitras à sa générosité, à sa douceur, à sa délicatesse, à son respect pour toi. Il est à ton âme l'air de sa vie, ce qu'est l'espace à l'oiseau. L'oiseau, ici, c'est ton cœur, jeune fille. Il en a les chants variés et jolis, la légèreté charmante, le courage, l'espérance ; c'est un oiseau, oui, ton cœur, il a la force de l'aigle et ses fiertés, les longs roucoulements de la colombe, l'abnégation du pélican qui se déchire les entrailles et meurt pour ceux qu'il aime, il a tout cela et quelque chose encore, et plus il donne, plus il laisse entrevoir. " () jeune fille, sois toujours l'ange que nous rêvons en toi, et, heureux de presser ta main dans la sienne, le jeune homme noble et fier pourra te dire sans crainte : " Aimons-nous ! "

PÉROURAISSON

Mesdames et Messieurs.

Lafontaine écrit dans " *Le Meunier, son fils et l'âne* " : " Il est difficile de contenter tout le monde. " Si ce mot a son application, c'est dans un sujet comme celui-ci, où chaque individu expérimente par lui-même et peut conclure différemment. C'est pourquoi je vous prie de croire à la sincérité de mes paroles. J'ai voulu vous rafraîchir la mémoire de certains bonheurs oubliés très souvent parce qu'on les a ; j'ai voulu vous faire prendre un nouvel essor vers le pays d'amour vrai, vous faire laisser le terre-à-terre et vous conduire au but de l'existence, but idéal indiqué dans ces mots : " Aime Dieu et ton prochain. "

Permettez-moi, mesdames et messieurs, avant de descendre de cette tribune, de vous souhaiter l'amour qui rend la vie belle, l'amour digne de vos nobles cœurs !

ANTONIO PELLETIER.

POUR BIENTOT

Nos lecteurs trouveront, dans l'une des prochaines livraisons du MONDE ILLUSTRÉ, une énergique réponse de M. Téléphore Saint-Pierre, rédacteur à *L'Opinion Publique*, de Worcester, Mass., aux critiques qu'avait suscitées sa récente étude sur les Canadiens-français de Fall-River. M. Saint-Pierre complète son article par de fort curieux détails sur quelques traits de mœurs caractéristiques, chez " Nos gens " de là-bas.

Pour paraître également bientôt, une étude bien faite, sur le sens musical de Schumann, par l'un de nos jeunes compatriotes amateurs ; un conte rimé, fort réussi, par M. Léon Trépanier ; enfin, et ceci pour la bonne bouche, une étude littéraire et biographique, avec portrait et autographe, de ce charmeur de la littérature française contemporaine qui a nom Jean Rameau, l'inoubliable auteur du roman *Miarka*, la fille à l'ours, de la suave bluette poétique, *Une histoire de chez nous*, et de tant d'autres délicates et savoureuses choses.

REMINISCENCES

J'avais quinze ans. Je passais mes vacances au Lac St-Jean. Je ne décrirai pas ce lieu enchanteur, chacun a encore présentes à son esprit les descriptions justes et nettes qu'en ont données nos trois estimées chroniqueuses montréalaises.

C'était à la fin de juillet ; il faisait une chaleur tropicale, le soleil nous... grillait consciencieusement ; et dans l'air, pas la moindre petite brise rafraîchissante. C'était vraiment un jour à farnienter ; aussi, de bonne heure, j'avais pris la résolution de rester bien tranquille à la maison, mais j'avais compté sans ma cousine, femme forte de la campagne, qu'aucun temps ne contrarie, ni ne fait dévier de ses habitudes, et avec ça, si charitable !...

— Allons, petite, me dit-elle tout-à-coup, il faut

aller voir la vieille Isabelle, tu sais, il paraît qu'elle affaiblit toujours. Vite, mets ton chapeau et viens.

Une grimace significative fut d'abord ma réponse : j'avais quinze ans, et... le soleil brûlait toujours... Mais, il n'y avait pas à badiner, avec cousine Marguerite, et finalement j'obéis.

Nous partîmes.

Nous trouvâmes la pauvre Isabelle plus mal, en effet, cependant en me voyant, un rayon d'affection anima ses yeux presque vitreux déjà : depuis un mois que je la visitais, la vieille malade s'était attachée à moi.

— Approche, que je te vois bien, me dit-elle pendant que ma cousine était passée dans l'autre chambre mettre un peu d'ordre au ménage, approche, bon, là ; demain peut-être, je ne te verrai plus... Demain, ajouta-t-elle, demain, la mort, et toi enfant, c'est la vie. Ah ! j'ai eu quinze ans, moi aussi, j'ai eu vingt ans. Mes vingt ans, époque où j'appris à pleurer, à souffrir, je vous aime encore et vous regrette. Vingt ans, l'âge de l'amour, l'âge de l'espérance, l'âge de l'illusion. Où êtes-vous allés, rêves de mes vingt ans ? Hélas ! vous m'avez précédée dans la tombe. Il ne me reste plus qu'un souvenir. Il ne me reste plus, dans mon malheur, que la triste joie d'avoir aimé toujours et quand même. Oh ! Paul, je souffris par toi, mais tu fus heureux, toi au moins. Que Dieu en soit béni !

" Ecoute, enfant, tu aimeras, un jour, toi aussi, tu aimeras peut-être beaucoup, alors je te plains, car tu souffriras : l'amour a plus d'épines que n'en ont tous les rosiers que tu vois là-bas. Souviens-toi des paroles d'une pauvre mourante, qui a pleuré quarante années sur les débris de son cœur :

Une affection qui ne doit pas être payée de retour avilit ou purifie la personne qui l'éprouve. Elle devient une honte pour notre sexe, quand elle ne sait pas être discrète, mais si nous savons la cacher dans notre cœur, comme un trésor précieux, qui perdrait de sa valeur à être vu ou simplement deviné, ou encore si nous ne l'exhalons qu'en prières pour l'être qui en est l'objet, nous contentant de savoir celui-ci heureux, nous purifions ce sentiment qui, alors, devient presque héroïque. Les femmes ne comprennent rien dit-on, mais, tu sais, elles sentent fortement, et ont la générosité d'oublier les blessures qui leur sont faites avec ou sans intention. Cela est dû sans doute, à cette simplicité naïve du cœur, qu'on leur reproche d'une façon bien amère, et à leur résignation chrétienne, dont un jour, peut-être, la perversité ou la bêtise humaine leur fera un crime. Ah ! mais que la femme reste ce qu'elle est : elle perdrait trop au change. D'ailleurs, ceux-là qui la critiquent davantage seraient les premiers à reconnaître qu'un cœur de femme, tel que sorti des mains de Dieu, est, en effet, la plus belle œuvre de la création. "

Elle se tut. Mais, dans son regard toujours fixé sur moi, je vis passer une lueur étrange. Que vit-elle donc dans cette minute ? — Eut-elle la perception des luttes, travaux, déceptions, événements si divers, qui devaient faire ma vie ? — Peut-être !

Le lendemain, quand on m'apprit sa mort, mon cœur se serra. Elle m'avait aimée, l'humble fille, et m'avait donné, avec son expérience, un enseignement qui devait m'être salutaire. Elle, la délaissée, la méprisée presque, parce qu'elle était pauvre et ignorante avait prouvé que chacun de nous a souvent besoin d'un plus petit que soi.

GILBERTE.

DEUX MOTS DE CAUSERIE

M. L. T., Montréal. — Pour cette fois, nous publierons votre " prose rimée, " à cause de la gentillesse du sujet. Mais vous jugerez vous-même, en la voyant imprimée, combien il serait plus agréable de la tourner en de vrais vers, selon toutes les règles de la prosodie française. Aussi, pour l'avenir, tenez-vous en à la poésie *bona fide*, ou bien faites-nous, avec ces exquises choses, de délicieux " Petits poèmes en prose. "

LE GLAS FUNEBRE

Il est des moments, dans la vie, où l'âme est envahie par une tristesse indicible, comme le ciel est souvent obscurci de gros nuages gris qui se promènent au-dessus de nos têtes, et semblent nous annoncer que tout, dans la nature, se prépare à mourir. L'azur de notre ciel, à nous, n'est peut-être pas couvert entièrement, mais il y a je ne sais quoi qui en trouble le calme, la sérénité. L'on voudrait sourire à tout, et l'on se sent porté aux larmes ; l'on aimerait regarder d'un œil indifférent toutes ces choses qui se passent autour de nous et nous déçoignent, mais notre cœur se révolte, et et il accuse au lieu de pardonner...

Et moi, la riieuse de tous les jours, je me surprends, ce soir, éprouvant ces pénibles impressions, pendant que, du fond de ma chambrette, j'écoute jouer une romance de Mendelssohn au rythme si doux, et qu'au dehors s'élève une violente tempête ; la neige et la pluie battent mes vitres avec force, et le vent, tordant avec fureur les pauvres branches toutes dépouillées, remplit l'air de sa triste complainte. O vent ! que ta complainte me fait mal au cœur !... C'est toi qui as chassé l'oiseau des bocages et les insectes charmants qui se reposaient sur le sein des fleurs... C'est toi qui, de ta froide haleine, a flétri le vert feuillage et les plantes oubliées dans les parterres... tu as dispersé les feuilles jaunies qui jonchaient le sol tout le long du chemin, et maintenant, dans ta course vagabonde, tu t'en vas gonflé de remords et en gémissant... Ah ! tais-toi, ton chant m'attriste et me fait pleurer !...

Mais huit heures viennent de sonner à la pendule... je reviens comme d'un long voyage... la tempête continue et le vent se plaint encore...

Tout-à-coup un son retentit lugubre... un son qui semble monter de la terre et descendre des cieux... Ecoutez... c'est la cloche de notre village qui tinte... tinte lentement... Elle dit aux orphelins : " A genoux, enfants, et priez pour ceux qui vous ont aimés et qui ne sont plus. Pour vous, ils ont travaillé, ils se sont sacrifiés, ils furent votre père, votre mère, ne les oubliez pas ! vos plus chers souvenirs et votre reconnaissance vous y obligent !... A genoux, vous tous qui pleurez des êtres chers trop tôt disparus... Ayez pitié d'eux, vous qui fûtes leurs parents, leurs amis... et pendant que cette même cloche tinte toujours, il s'échappe d'une multitude de cœurs pieux et tendres, un flot de prières, et le " De Profundis " récité par des familles entières monte doucement, porté sur les ailes de la Foi et se rend jusqu'au trône de Dieu !

Puissent-elles être agréables à notre divin Maître ces oraisons que le glas funèbre fait dire chaque soir, à la même heure ! Puissent-elles être d'un immense secours aux âmes de ceux que l'on regrette. Ce glas, il sonnera pour nous... plus tard... hélas ! peut-être même bientôt ! Alors comme récompense à nos pieuses pratiques, tous les soirs de novembre, à huit heures, quand la cloche tintera, d'une multitude de cœurs sympathiques s'échappera un flot de prières et le *De Profundis* récité " pour nous " par des familles entières, montera doucement, porté sur les ailes de la Foi et du " Souvenir " et se rendra jusqu'au trône du Dieu des Miséricordes !

MADELEINE-PAULE.

UNE ŒUVRE D'ART

Nous croyons devoir signaler à l'attention spéciale de tous nos lecteurs en général, notamment ceux du rand public, que passionne la campagne patriotique si vaillamment conduite par *Le Pionnier*, le superbe groupe photographique que nous publions aujourd'hui. Ce tableau des rédacteurs du *Pionnier*, a été préparé par l'excellent artiste, M. J.-A. Dumas, 112 Vitre, où l'on peut en obtenir de très belles copies photographiques, au prix fort minime de deux piastres (\$2.00) l'exemplaire.

H. DALLAIRE
 U. TREMBLAY
 UN. CANAYEN
 G. BEAULIEU
 C. COMTE
 M. BOURDON
 R. SAINTE-FOYE
 J.E. MARCOUIN
 HENRI M.
 L. MONTIGNY
 HON. JUDGE P.A. LANDRY
 T. ST. PIERRE
 ALB. LONDEL
 A. FELLETTIER
 E. ELORIMIER
 L. TREPANIER
 R. DUMOUCHEL
 AMEDEE DENAULT
 HON. SEN. T.A. STINER
 S. COTE
 J. THIBEAULT
 MARCUT
 E. BEAUCHESNE
 L. PERRON
 MYRTO
 L.G. ROB
 O.H.
 JACHOINE
 ABBE. C. FUGAS
 H. BERNARD
 P. RANGER
 COLOMBI
 DORA
 REDA
 Pic
 13.00
 35

J.A. DUMAS
 COIN DES RUES S. LAURENT ET VITRE



MONTREAL

BONHEUR

Etre seuls et revivre, auprès du feu qui brille,
Tous les chers souvenirs, tous les rêves passés ;
Evoquer tes chansons, tes yeux de jeune fille
Et les mots enchanteurs qui nous ont fiancés...

Songer aux premiers soirs, où, nos mains réunies,
A l'heure où vont rentrer les troupeaux poussiéreux,
Nous allions, écoutant les chastes harmonies
De notre jeune amour qui chantait sous les cieux...

Penser aux doux propos de ces amours naissantes,
Aux longs émois causés par nos premiers baisers,
A nos courses parmi les herbes caressantes,
Les frais sentiers coupés de ruisseaux irisés...

Penser à tout cela, songer à tous ces rêves
Et se dire, bien seuls, auprès du feu qui luit :
" Ah ! tout ce bonheur mort, avec ces heures brèves,
" Qu'est-il donc à côté de celui d'aujourd'hui ? "

JEAN RENOARD.

AUX JEUNES MARIÉS

FAUT-IL PRENDRE MAISON ?

" Où demeurerons-nous ? " est la question que se posent les trois-quarts des nouveaux époux au début de leur union. Ils souhaiteraient un petit coin de terre à eux, un lieu où ils seraient seuls, leur propre foyer, enfin. Mais contre ce rêve, bien légitime pourtant, les objections semblent nombreuses. Pour la majorité, la question d'argent prime toutes les autres. Les revenus sont modiques et l'on en a tant dit sur les charges énormes de la vie de ménage ; ils ont peu ou point de meubles ; la jeune femme craint de manquer de savoir-faire dans cette science si difficile de la tenue d'une maison. Devant ces objections et bien d'autres encore, l'on ne sait que faire, et pour résoudre temporairement cette importante question, l'on se dit : " Pourquoi ne pas se mettre en pension ? " Ils ne songent pas à y passer leur vie, ah ! non ! ils ne bannissent pas pour toujours le rêve si doux du *home* ; mais ils se disent : " rien que pour quelque temps. " Ils débutent ainsi dans la vie et débutent mal.

Il est toujours défavorable aux jeunes époux de commencer par la pension, parce qu'ils entrent dans une vie pratiquement en dehors d'eux-mêmes, qui ne les révélera point l'un à l'autre. Tout ce qui les entoure ne leur appartient pas. La jeune femme aura, peut-être, apporté quelques bibelots ; elle réussira, sans doute, à donner à cet appartement qui est le leur pour un temps, un cachet un peu intime ; mais ces meubles n'ont pas été choisis par eux ; leur goût personnel ne les a pas distingués ; aucun souvenir ne peuvent s'y rattacher ; tôt ou tard, il faudra les laisser à des étrangers, qui, moyennant la même somme, les feront leurs, comme beaucoup d'autres ont fait avant eux. L'on prête une âme aux choses, et l'on aime, sans presque y songer, ces témoins de nos heures heureuses.

Leurs repas sont pris à table d'hôte, aucune causerie entre le mari et la femme n'est possible. Cette dernière est privée de ce plaisir délicat et délicieux que toute épouse aimante éprouve à préparer pour le mari qu'elle aime ce qu'elle sait lui plaire : ces petits plats, ces mille friandises, qui lui valent un regard plus tendre, un bon baiser, qui mettent dans son cœur un rayon de soleil pour tout le jour.

Après le départ de son mari, elle reste seule, elle n'a rien pour exercer son activité, pour développer ses talents féminins ; elle se demande ce qu'elle pourrait faire pour passer les heures jusqu'à son retour. Elle essaiera de lire, laissera son livre pour le piano, si elle en a un et si elle est musicienne, l'abandonnera bientôt pour une broderie, et, de guerre lasse, puisque rien ne la retient là, elle sortira, ira magasiner, ou voir une amie, etc. Que faire pour remplir des heures qu'aucun devoir n'absorbe ?

Enfin, le mari rentre, elle est heureuse de retrouver une compagnie ; mais demain ? Demain sera tel qu'aujourd'hui, sans qu'ils se sentent, en quoi que ce soit, nécessaires l'un à l'autre. Voilà pourquoi la vie de pension est défavorable aux nouveaux mariés.

Mais c'est si agréable, me direz-vous ? Agréable ? L'est-ce bien ? Est-ce agréable, attrayant, de passer ses jours d'une façon si monotone, de voir chaque heure ressembler en tout à celle qui la précède et cela pendant des mois peut-être ? Acceptable pour une personne au caractère insouciant, indolent, enclin à la paresse ; mais non pour une femme vraiment digne de ce nom. La femme qui préfère la chambre de pension à son logis, quelque modeste qu'il puisse être, n'est pas celle qui convient à l'homme intelligent, soucieux de son avenir et ayant à cœur de tenir le rang que ses talents, sa profession lui assignent dans la société. Moralement, physiquement et matériellement, un homme réussira mieux et plus vite, s'il a toujours devant les yeux ce que lui vaut son travail : si tout lui parle de ses efforts constants et de ceux de sa femme pour améliorer leur position. Ce qui nous entoure a une influence considérable sur notre vie ; mais il faut que ces choses aient un peu de nous, qu'elles nous empruntent, en quelque sorte, notre propre physiologie ; qu'elles n'aient point l'expression banale d'une chose pouvant être à tous.

Le foyer, pour une femme, est sa plus grande sauvegarde ; elle lui est une garantie du respect et de l'amour de son mari. Bien des choses ont été dites et écrites sur les moyens à prendre pour conserver l'affection d'un époux ; la seule solution à cette question réside dans le foyer lui-même. Quel homme ne serait pas heureux de le retrouver, son travail achevé, dans son logis rendu confortable et attirant, par les soins d'une femme attentive ; de se retremper dans cette atmosphère de tendresse qu'elle lui fait, ce coin béni qu'elle remplit de son activité et de son ingéniosité féminines. Elle n'a rien à craindre celle qui s'efforce d'être aide et une compagne pour son mari ; celle qui prouve, par une sage direction de son domaine, qu'elle est soucieuse des intérêts communs. Elle est pour quelque chose dans sa vie, elle est un des éléments de cette vie ; sans elle le succès ne couronnerait plus ses efforts, il ne serait plus satisfait.

L'homme et la femme ont été créés pour vivre ensemble. De nouveaux éléments doivent venir s'ajouter à cette union pour la rendre plus douce et la sanctifier. Leur séjour devra être quelque part dans ce vaste monde ; il leur faudra un coin qu'ils pourront dire leur, où tout ce qui les entoure leur parlera de l'affection du mari, de la tendre sollicitude de la femme : ce sera le foyer.

ECONOMIE DOMESTIQUE

L'économie est le grand trésorier de tous les ménages ; pour les mères de famille, l'économie représente la prospérité et l'abondance du foyer domestique ; pour les égoïstes, l'économie fournit le moyen d'obtenir les jouissances personnelles et solitaires ; pour les cœurs généreux, elle est la voie qui conduit à la charité et qui promet les libéralités faites à propos ; grâce à l'économie, on peut éviter de disputer à une malheureuse ouvrière une partie de son humble salaire si péniblement gagné... On peut être toujours équitable et souvent généreux.

La prodigalité offre naturellement les résultats opposés : elle marche toujours en compagnie de la parcimonie, car on n'alimente le superflu qu'aux dépens du nécessaire. On intervertit ainsi l'importance réelle de chaque objet, on traite sérieusement les choses frivoles, légèrement les sujets sérieux ; les fantaisies, celles-là même qui semblent être peu coûteuses, absorbent petit à petit une grande partie de l'argent dont on peut disposer, et l'on arrive insensiblement, soit à retrancher les dépenses nécessaires et sages, soit à augmenter sa part aux dépens d'autrui.

Si l'accusation de frivolité adressée aux femmes est méritée en partie par quelques-unes d'entre elles, ce n'est point parce qu'elles dépassent le chiffre qu'elles peuvent raisonnablement consacrer à leurs dépenses personnelles, mais peut-être, parce qu'elles attribuent une trop grande importance à tous les détails qui composent leur toilette ; parce que, à leurs yeux, cette question prime toutes les autres, et que cette façon de

l'envisager les conduit par une pente insensible à l'égoïsme et à une certaine sécheresse de cœur. Il n'est pas raisonnable de chercher, d'espérer la perfection, mais il est bon de se préoccuper du perfectionnement ; il m'est permis par conséquent de souhaiter que toutes les femmes étudient le grand art d'équilibrer la dépense, qu'elles y deviennent habiles en se proposant, non le but égoïste d'obtenir ainsi une plus grande somme de jouissances personnelles, mais bien celui de pouvoir être généreuses à propos, sans compromettre aucun intérêt par l'exercice de la libéralité.

LETTRE OUVERTE

Aimables lecteurs, chères lectrices,

Vous souvenez-vous d'une certaine " Madeleine " qui, les années dernières, venait, de temps en temps, s'asseoir au milieu de vous pour vous dire mille riens plus ou moins intéressants ? Elle vous aimait, croyez-le, et vous était reconnaissante de votre bienveillante attention ; mais un jour, elle vous a désertés. Pourquoi ? Peut-être bien, parce que devenue tout à coup charitable, elle craignait de vous ennuyer, et ensuite, je le dis plus bas, son nom étant, depuis quelques mois, adopté à Montréal par une fine plume féminine, la pauvre petite novice en littérature n'osait plus écrire sous le même pseudonyme... Certes, aussi, c'eût été faire injure à la savante et très gentille chroniqueuse de la *Patrie* que de signer, comme elle, ses articles sans valeur... Il lui restait donc d'abandonner sa Patronne qui l'avait si bien servie, pour en choisir une autre indifférente à tous, mais surtout à elle-même... eh bien ! amis lecteurs, Madeleine ne se sentait pas le courage de semblable inconstance, aussi, a-t-elle couché sa plume dans un petit lit bien doux, bien moelleux, pour la laisser dormir pendant des mois...

Mais un si long sommeil est ennuyeux pour qui aime à babiller, la plume à la main ; alors, après de sérieuses hésitations, de graves réflexions, celle qui jadis s'appelait " Madeleine " vient de nouveau solliciter une petite place au " Coin du Feu "... elle se présente à vous toute joyeuse, et en vous tenant la main, comme à d'anciens amis ; elle vous arrive enfin — avec son même cœur, sa même amitié pour tous ceux qu'elle porte quelque intérêt, et aussi — ô entêtement féminin — son même nom ! en y ajoutant toutefois celui de Paule. Ainsi, sa " constance " ne froissera personne et elle... sera satisfaite !

Au revoir

MADELINE-PAULE

LA MODE

Le cuir sera utilisé pour faire toutes sortes d'articles de luxe cet hiver. Les porte-monnaies, les porte-cartes, de petites poches pour garder des bijoux, lorsque l'on voyage, seront plus jolis et plus ornés que jamais. Les porte-monnaies seront plus grands que l'année dernière et ornés d'argent et d'or. Le genre de dessin " art nouveau " étant le plus populaire.

Le rouge brique sera très à la mode, ainsi que le vert dans toutes ses nuances, depuis le vert bleu clair jusqu'au vert bouteille foncé.

Les tissus de fantaisie ne sont pas très en faveur, ne se prêtant pas à la mode de cette année.

Des cols hauts et bas sont également portés ainsi que des revers sur le devant et sur les poignets.

Les manteaux " habillés " ont de très longues manches " loose " de l'épaule jusqu'au coude, d'où elles sont très larges et souvent de la forme " sonnette " couvrant une partie de la main. Ces manteaux sont souvent très longs, allant jusqu'aux pieds ; d'autres

— Mais il
— Bien e
Dharville,
vis-à-vis d'
— Où dor
— Rue de
plement.
— Vous a
rice ! s'écri
naisons mi
— Dans v
bite un per
— Un pe
fit le faux
tenu, ce pe
— Par un
rice.
Lartigue
se trouvait
— Mme
les mains.
— Parfa
— Eh bi
vanter d'a
semblable.
— A que
en sourian
— A ce
est celui d
et nous po
nous perm
— Tonno
est à moit
— Dites
occupe-t-e
— Elle y
— A mé
— Il ne
bitudes, d
elle y arri
premier c
et de rele
certainem
de tout ce
au sujet d
— C'est
— Verr
— Non,
— Aver
activement
parlé...
les milio
entre nos
— Oui,
et alors,
reron.
— Croy
d'une én
toutes m
prices, je
vit qu'à
— Com
— De c
— De c
— Je n
délouer

descendent jusqu'aux genoux. Ces manteaux sont faits en drap uni, la couleur la plus à la mode étant le rouge automobile. Parmi les autres nuances en faveur, citons le vert foncé, le brun et le gris perle presque blanc.

Nous remarquons le même modèle pour les manteaux de soirée, excepté que les manches ont généralement la forme "évêque," et le col est invariablement haut. Les tissus les plus en faveur pour ces manteaux sont la soie panne *viscose*, (c'est-à-dire imprimée de façon à simuler la soie peinte à la main), et le velours "cisé." Les plus chics sont recouverts de dentelle Cluny ou irlandaise, blanche ou écru, non coupée de la pièce, mais fabriquée exprès dans la forme voulue. Ils sont doublés de la même couleur ou d'une couleur très claire; une riche soie brocart étant généralement employée. La garniture consiste en ruches de plumes d'autruche ou de mousseline de soie mélangées de passementerie d'or et de pierreries de couleur. Bien que les fourrures doivent être beaucoup portées cette année, elles seront très peu employées pour les manteaux de soirée.

LA PHOTOGRAPHIE DES SPECTRES

M. J.-M. Hasher vient de nous indiquer, dans *Photo-Gazette*, un nouveau procédé fort simple pour obtenir la production des apparitions spectrales en photographie.

Prenez cinq grammes de sulfate de quinine, que vous dissolviez dans trente grammes d'alcool, et ajoutez cinq grammes d'acide sulfurique ordinaire; vous obtenez ainsi une dissolution de sulfate acide de quinine, dont la fluorescence est énorme.

Avec ce liquide, dessinez sur un papier gris-ardoise, noir, ou parfaitement blanc, tendu sur un châssis garni de toile, tout ce que vous voudrez de plus extravagant comme formes vagues, tibias, têtes de mort, silhouettes hideuses.

Vous laissez sécher, rien ne se voit plus; mais, si vous placez un bon naif au centre de ce cadre, vous aurez, par la photographie, les résultats les plus surprenants. Tout ce qui est invisible aux yeux, sur la toile, est reproduit par l'objectif, et si vous ne terrifiez pas les esprits candides, c'est que la photographie n'est qu'un vain mot; on peut ainsi s'amuser beaucoup, à très bon compte.

IN MÉMORIAM

Mort comme il aime vivre: adorant sa nation.
 Enfant aimé du peuple, il en était la gloire.
 Renversé du pouvoir par la persécution,
 Oublié, non flétri—respect à sa mémoire,
 Il partit honoré, comme il l'était de nom,
 Et toujours, à nos fils, de sa voix d'or, l'histoire,
 Redira son motto: patrie et religion!

J.-H. MALO.

Montréal, 1er novembre 1901.

Lagaffe est amoureux de Mlle Bienrangé. Un bouquet à la main, il va faire sa demande et, se mettant à genoux, il s'écrie d'un ton pathétique:

—Mademoiselle, je vous aime et me jette à vos pieds dans la poussière.

—Pardon, monsieur, fit la demoiselle offensée, sachez que chez nous les tapis sont soigneusement battus tous les huit jours!

**

Lorsqu'il pleut à torrent, les cochers sont exposés à prendre un bain de siège.

QUESTION

QUEL EST LE NOM DE LA MARQUISE



Si vous réunissez toutes les premières lettres des choses que possède cette originale jeune personne, vous trouverez en les assemblant le nom d'une marquise célèbre. (Voir page 486).

THEATRE DU PALAIS-ROYAL

Le Docteur Jojo a rempli une nouvelle semaine avec un nouveau succès. Ce que l'on a ri au Palais-Royal les derniers huit jours! c'est inouï.

Cette semaine, on joue *La Demoiselle du Téléphone*, dont on a pu voir la charge la semaine dernière au Théâtre Français.

La Demoiselle du Téléphone est une pièce parisienne qui a été traduite en anglais et jouée deux fois à Montréal dans la version anglaise. Cette pièce a obtenu toujours un grand succès. Seulement la version originale, c'est-à-dire la version française est inconnue ici.

La pièce est spirituelle, amusante, peu compliquée, et accompagnée d'une musique charmante qui ajoute encore à son agrément.

Bref, *La Demoiselle du Téléphone* est un nouveau succès à ajouter à la liste des précédents.

Un heureux changement a été produit aux places de galerie du Palais-Royal. Elles ont été élevées, le premier rang de deux pouces et les autres en montant jusqu'à deux pieds et demi. De la sorte, ces places qui étaient tout soit peu incommodes sont aujourd'hui tout à fait confortables. Or, à n'importe quel point de la galerie on voit tout le cadre de la scène, depuis la rampe jusqu'aux frises, et, si l'on ne perd pas un mouvement des acteurs, on ne perd pas non plus une parole, car l'acoustique est excellente.

On annonce pour la semaine prochaine une pièce étourdissante de gaieté: *Le Conducteur Des Wagons Lits*.

L'OPERA-COMIQUE

La troupe française de l'Opéra-Comique, marche de succès en succès, *Le Petit Duc*, *Les Dragons de Villars*. Cette œuvre charmante a été représenté lundi soir, comme jamais elle ne le fut auparavant à Montréal. La musique d'Aimé Maillart possède un charme pénétrant qu'ont su rendre à la perfection, les artistes de l'Opéra-Comique.

Rose Friquet, cette jeune fille au caractère bizarre qui cache sous ses dehors singuliers un cœur si généreux et un esprit si pénétrant a eu en Mlle Valtour une interprète sincère.

M. Jaby-Dangé a chanté avec grâce le rôle du villageois Sylvain.

M. Hérault, comme toujours, a remporté de véritables ovations.

M. Montvallier a fait rire l'auditoire aux larmes.

M. et Mme Rez-Duzil, et Mme Rezonniere ont aussi été très appréciés, et c'était justice.

Les chœurs et l'orchestre ont fait des merveilles d'ensemble et de précision sous le bâton magique du professeur J. J. Goulet.

La semaine prochaine on donnera: *La Petite Mariée*.

Les billets sont maintenant en vente au contrôle de l'Opéra-Comique, 1861 rue Sainte-Catherine. Téléphone Est, 1395.

CHOSSES ET AUTRES

—Les colons irlandais et écossais de La Plata possèdent 825 millions; les colons allemands, français et italiens n'en possèdent que 310.

—En supposant des fils de même grosseur, alors qu'un fils d'or supporterait sans se rompre 150 kilos, un fils de cuivre en supporterait 202 et un fils de fer 549.

—Plusieurs commerçants de bois sont d'opinion que le commerce de bois de pulpe ne sera pas aussi florissant l'hiver prochain que les hivers précédents. La demande pour l'exportation aux Etats-Unis serait très faible. Les usines à papier sont approvisionnées, dit-on, pour plusieurs mois à l'avance.

PARTOUT

Allez où vous voudrez, on vous dira que le *Baume Rhumal* est le remède suprême contre la toux, le rhume, la bronchite, la coqueluche.

ASTHME GUERI GRATUITEMENT

"L'Asthmalene" donne un soulagement instantané et opere une guérison radicale dans tous les cas

ENVOYÉE ABSOLUMENT GRATIS SUR RÉCEPTION D'UNE CARTE POSTALE—ÉCRIEZ VOS NOMS ET ADRESSE LISIBLEMENT



Il n'y a rien comme l'Asthmalene. Elle donne un soulagement instantané, même dans les cas les plus graves. Elle guérit quand tout le reste échoue.

Le Rév. C.-F. WELLS, de Villa Ridge, Ill., dit: "Votre bouteille échantillon d'Asthmalene a été reçue en bonne condition. Je ne saurais vous dire combien je me sens reconnaissant du bien que j'en ai obtenu. J'étais esclave, enchaîné par un terrible mal de gorge et l'asthme depuis dix ans. Je désespérais de pouvoir obtenir ma guérison. Je vis votre annonce pour du remède pour cette terrible et torturante maladie, l'asthme, et je croyais que vous vous vantiez, mais je résolus de l'essayer. A mon étonnement, l'essai agit comme un charme. Envoyez-moi une bouteille pleine grandeur."

REV. DR MORRIS WECHSLER

Rabin de la Cong. Bnai Israel, New-York, 3 janvier, 1901.

Dr Taft Bros., Medicine Co.,

Messieurs,

Votre "Asthmalene" est un excellent remède pour l'asthme et pour la Fièvre des Foies, et sa composition fait disparaître tous les maux qui se rattachent à l'asthme. Son succès est étonnant et merveilleux.

Après l'avoir fait soigneusement analyser, nous pouvons certifier que l'Asthmalene ne contient ni opium, ni morphine, ni chloroforme ou éther. Très sincèrement à vous,

REV. DR MORRIS WECHSLER, Dr Taft Bros., Medicine Co.

Avon Spring, N.-Y., 1er février 1901.

Messieurs,

J'écris ce témoignage sous la conscience de mon devoir, ayant éprouvé les merveilleux effets de votre Asthmalene pour la guérison de l'Asthme. Mon épouse fut affectée de l'asthme spasmodique pendant les derniers 12 ans. Ayant épuisé ma propre capacité, de même que celle de plusieurs autres, j'eus la bonne fortune de voir votre enseigné sur vos vitrines, sur la 130ème rue, New-York. Je me procurai immédiatement une bouteille d'asthmalene. Mon épouse commença à en prendre vers le 1er novembre, à peu près. Je constatai bientôt une amélioration radicale. Après en avoir employé une bouteille, son asthme était disparu et elle est entièrement débarrassée de tous symptômes. Je sens que je puis recommander ce remède avec force à tous ceux qui sont affligés de cette cruelle maladie.

A vous respectueusement,

O.-D. PHELPS, M.D.

Dr Taft Bros., Medicine Co.

5 février 1901.

Messieurs,

Je souffrais de l'Asthme depuis 22 ans. J'ai essayé de nombreux remèdes, mais ils ont tous échoué. Je vis par hasard votre annonce et je commençai par avoir une bouteille échantillon. J'y trouvai un soulagement immédiat. J'ai depuis acheté une bouteille pleine grandeur, et je suis à jamais reconnaissant. J'ai une famille de quatre enfants et pendant six ans je fus incapable de travailler. Je jouis maintenant de la plus florissante santé et je fais des affaires tous les jours. Vous pourrez vous servir de ce témoignage comme bon vous semblera.

Adresse de ma maison, 235 rue Rivington.

S. RAPHAEL, 67, 129ème rue Est, Cité de New-York.

Bouteille échantillon envoyée absolument gratis sur réception de carte postale. Ne tardez pas. Ecrivez immédiatement, adressant DR TAFT BROS., MEDICINE CO., 79, 130ème rue Est, Cité de New-York.

VENDEE PAR TOUS LES PHARMACIENS

NOTES ET FAITS

La photographie des couleurs.

On a fait, à Genève, des expériences sur la photographie des couleurs, découverte présentée par M. Gurtener. Personne ne connaît le secret de l'inventeur, mais les nombreux photographes qui assistaient aux expériences ont été unanimes à déclarer que c'était une révolution dans l'art de la photographie. Toutes les couleurs viennent très bien, principalement le marron, le jaune et le rouge.

Le *Bulletin mensuel de Birritz-Association* pose la question suivante et répond de suite : D'où vient que la mer est salée ?

Anima, la plus vieille des fées euskariennes, était, un jour, de fort mauvaise humeur ; le patriarche, son mari, l'avait mise en colère, il trouvait que son bouillon était horriblement salé. La fée prit le pot-au-feu, le jeta et le brisa contre un énorme rocher qui se trouvait au milieu de l'océan.

N'est-ce pas qu'elle est ingénieuse, la légende basque ?

Quelques journaux de Londres contiennent un avis sensationnel, annonçant que, dans un établissement sis en pleine rue fashionable, on redressait les " nez imparfaits."

Le *Womanhood*, inquiet pour sa clientèle féminine, avide de beauté sans doute, l'avertit charitablement que toute opération de ce genre, qui entraînerait un désastre, autoriserait la victime à se prévaloir auprès des tribunaux de la loi anglaise pour obtenir de formidables dommages-intérêts.

A bon entendeur, salut.

C'est un peu loin, il est vrai, mais ça vaut la peine d'y aller... quand on est femme.

Il s'agit de la petite île de Minikoi, près de la côte méridionale des Indes, où la femme est légalement maîtresse absolue. C'est elle, et elle seule qui commande, dirige et possède. Le mari travaille, et, paraît-il, travaille même beaucoup, mais tout le produit de son travail, quel qu'il soit, appartient à sa femme. En se mariant, c'est la femme qui donne son nom au mari. Sauf ce dernier point, d'aucuns prétendent peut-être, malicieusement, qu'il en est de même partout, et qu'il n'est pas besoin d'aller jusqu'à l'océan Indien pour trouver un état de choses très répandu !

Un jeune Français, M. Haguenin, vient d'être nommé professeur extraordinaire de littérature française à l'Université de Berlin. On y avait déjà vu des " lecteurs " français ; mais pas encore de professeur titularisé. M. Haguenin professera dans sa langue maternelle sur la " Poésie lyrique française au dix-neuvième siècle " et n'en reste pas moins français.

Cela est un honneur pour la France, si l'on envisage le fait dans un certain sens ; mais, d'autre part, nous ne voyons pas bien un professeur de littérature allemande venant faire son cours dans la langue tudesque à l'Université de Paris. Et vue sous cet angle la comparaison n'est plus à notre avantage.

Petit questionnaire.

— Qu'est-ce qu'un homme qui se dit dévoué aux intérêts du peuple ?

— C'est un homme qui veut une place.

— Qu'est-ce que la politique ?

— C'est le moyen d'obtenir cette place.

— Qu'est-ce que la science ?

— C'est l'art de connaître les défauts d'autrui.

— Qu'est-ce que la vertu ?

— C'est un bon sujet de conversation.

— Qu'est-ce que le mérite ?

— C'est l'argent, le rang et le crédit.

— Qu'est-ce que l'esprit ?

— C'est le moyen de se faire détester.

Les aveugles, on le sait, sont de parfaits accordeurs. On en trouve beaucoup qui se font relieurs, menuisiers, couteliers, et ils se montrent très habiles dans ces différents métiers difficiles.

En Suède, en Norvège, au Japon, ils remplissent fréquemment l'office de masseurs. Dans différents pays, à Amsterdam, Copenhague, en Russie, à New-York par exemple, ils ont un faible pour la fabrication de la grosse chaussure.

En Angleterre, on en voit qui abordent les chantiers métallurgiques. D'autres y font des travaux de vannerie d'un fini achevé.

Au Brésil, ils sont éventailistes. En Italie, ce sont eux qui fabriquent en grande partie les jolis stores de paille fine que l'on aperçoit à toutes les fenêtres.

Un écrivain étranger, publiant ses impressions de voyage à la Nouvelle-Ecosse, parle des Acadiens en ces termes :

" On trouve des Français tout le long de la route, de Pubnico à Weymouth et même plus. Leur histoire tient du merveilleux ; la plupart font remonter leur origine aux exilés de Lawrence, qui parmi des dangers de toutes sortes revinrent de la Nouvelle Angleterre peupler et défricher cette partie de la péninsule néo-écossaise.

" Ils sont courtois, bienveillants, hospitaliers ; leurs villages sont bien disposés, bien bâtis, et leurs chalets, d'une propreté irréprochable.

" Ils s'adonnent à la pêche et à la culture avec beaucoup de succès. Leurs églises sont parmi les plus belles qui existent dans les provinces maritimes, en dehors des villes.

Cartown est une ville uniquement composée de vieux tramways déformés. Elle est située dans la banlieue de San-Francisco, en saine et bonne situation, avec vue sur la mer. Le premier pionnier de cette intéressante cité fut un émigrant italien, qui manquait de fonds sans doute pour se faire construire une maison et ne trouva rien de mieux que de profiter d'une heureuse aubaine qui mettait à sa disposition un tramway hors de service. Depuis lors son exemple a été suivi et tous les amateurs de résidence à bon marché se sont groupés autour de lui.

Ce qui fait l'unique diversité de cette architecture urbaine d'un nouveau modèle, c'est la variété des inscriptions qui marquaient l'ancienne destination de chacune des voitures. Pourtant, il y a les demeures princières, ce sont celles des propriétaires qui ont pu combiner un groupement de plusieurs tramways.

Il y a des inégalités partout.

Un publiciste anglais, M. F. Schiller, a commencé dans les journaux une enquête originale à laquelle tout le monde est appelé à répondre. Il s'agit du problème de l'immortalité de l'âme.

Voici le questionnaire de l'enquêteur : 1o. Préférez-vous vivre après votre mort ou non ? 2o. Si oui, vous contenteriez-vous, pour l'éternité, de n'importe quelles conditions ? 3o. Dans le cas contraire, qu'est-ce qui vous semblerait préférable comme conditions de cette vie nouvelle ? 4o. Pouvez-vous dire ce qui, dans la vie présente, plaide, selon vous, en faveur de l'immortalité ?

La dernière question donne l'explication du pourquoi de l'enquête. M. Schiller voudrait, sans doute, découvrir de bons arguments pour affermir sa foi chancelante. Par la même occasion, il voudrait organiser au mieux sa vie future. Bonne chance !

Le docteur Boissier, dans le *Progrès médical*, raconte ce fait qui peut nous paraître extraordinaire, mais qu'il lui a été donné d'observer.

" Un homme, âgé d'environ 38 ans, avait été témoin d'un accident dont son fils fut victime. Il en éprouva une frayeur épouvantable, qui lui produisit de nombreuses palpitations de cœur, des tremblements et des crampes à la figure.

Le jour suivant, à cause de cette secousse psychique,

il commença à perdre les cheveux, les poils de la barbe et ceux des sourcils. Après une huitaine de jours, les cheveux recommencèrent à pousser d'abord blancs, puis, peu à peu, ils devinrent plus noirs, mais toujours d'une couleur plus claire et plus souple de ce qu'ils n'étaient avant."

On craignait déjà la peur, la terrible peur ; maintenant que le docteur Boissier en a révélé les multiples petits inconvénients on va avoir bien davantage peur de la peur...

Un désagréable compliment.

Le fait, s'il faut en croire un journal de Munich, s'est passé dans une école rurale du grand duché de Bade. L'inspecteur interroge un élève :

— Savez-vous ce que c'est qu'une girafe ?

— La girafe vit en Afrique ; elle est si grande qu'elle peut voir ce qui se passe au deuxième étage des maisons.

— Très bien, connaissez-vous aussi le chameau ? Quelle taille a-t-il ?

— Un peu plus petite que celle de monsieur l'inspecteur.

— Et pourquoi est-il plus petit que moi ?

— Notre maître a dit que vous êtes le plus grand chameau du monde...

L'examen a été brusquement suspendu.

Edouard VII vient d'envoyer, en réponse au cadeau que lui fit son impérial neveu, Guillaume II d'un livre dont il est l'auteur, ... la médaille de Chine. On fait ce qu'on peut.

Le roi d'Angleterre ne peut lutter avec l'empereur d'Allemagne sur le terrain littéraire. Feu la reine Victoria écrivait, mais sur des sujets tout intimes. Un journal de sa vie, un livre de méditations forment son bagage d'écrivain.

Le reine Elisabeth de Roumanie est, on le sait, le premier écrivain de son pays.

En Russie, c'est le grand-duc Constantin qui tient la plume ou plutôt la lyre. Le recueil de ses poésies est mystérieusement signé de deux initiales : M. Z. Il a fait une adaptation d'*Hamlet*, à l'instar du feu roi de Portugal, don Luis I.

On compte encore un lettré dans la famille royale de Saxe. Ce prince a signé du pseudonyme Philalèthes une des meilleures traductions de la *Divine Comédie*.

Quelques jours avant de partir pour l'Espagne, Napoléon manda Augereau à Saint-Cloud. Ils causèrent de la bataille d'Eylau, et Augereau louait fort la belle conduite de Marbot — que les Cosaques avaient dépouillé et laissé tout nu dans la neige.

L'empereur lui dit :

" La conduite de Marbot est fort belle, et je lui ai donné la croix."

— Mais sire, dit le maréchal, Marbot n'est point décoré."

On fit des recherches et on s'aperçut que la croix qui lui était destinée avait été donnée à son frère, qui faisait aussi partie de l'état-major d'Augereau.

L'empereur manda Berthier, qui avait commis l'erreur, puis se dirigea vers Marbot, et prenant la croix d'un de ses officiers d'ordonnance, il la plaça sur sa poitrine.

C'était le 29 octobre 1808, Marbot avait 26 ans !

Dans ses *Mémoires*, Marbot écrit :

" Ce fut l'un des plus beaux jours de ma vie, car, à cette époque, la Légion d'honneur n'avait point encore été prodiguée, et on y attachait un prix qu'elle a malheureusement un peu perdu depuis..."

En même temps qu'il lui donnait la croix, l'empereur chargeait Duroc, maréchal du palais, d'envoyer chercher le chapeau de Marbot qu'un boulet avait troué sur sa tête à la bataille d'Eylau !

Napoléon voulait juger par lui-même du danger qu'avait couru le valeureux officier.

Les expl
ont souven



Scarab

répandu, le

Il est pe

ne connais

gros insect

son nom à

de sa tête

Ce colé

hanneton,

ries et les

sa larve tr

sa nourrit

France, pa

larve vit a

Ces deux

l'autre qu

fine ponct

ou d'êtres d



Les esp

Oryctes, en

se ressemb

dans les p

supérieure

l'une d'ell

mune à M

l'incurie d

gâts consi

larve.

Le Még

en somme,

en rencont

Sud ; mai

neuses que

HISTOIRE NATURELLE

LES SCARABÉES

Les explorateurs qui parcourent les pays tropicaux ont souvent l'occasion de rencontrer des insectes extrêmement curieux comme forme, comme dimensions ou comme coloris.



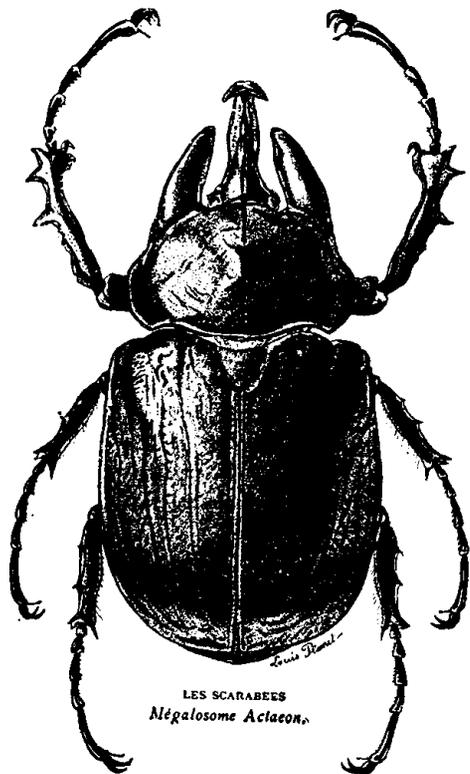
Scarabée rhinocéros

Aussi n'est-il pas sans intérêt, dans une publication comme LE MONDE ILLUSTRÉ, d'entretenir les lecteurs de quelques-uns de ces bizarres animaux. Nous parlerons aujourd'hui d'un des plus grands Coléoptères connus, le Scarabée ou Mégalosome Actaeon, voisin d'un insecte français très

répandu, le scarabée nasicorné ou rhinocéros. Il est peu de personnes habitant nos campagnes qui ne connaissent, pour l'avoir vu au fort de l'été, ce gros insecte de couleur uniformément marron qui doit son nom à la corne recourbée dont la partie antérieure de sa tête est surmontée (voir fig. 1).

Ce coléoptère provient d'un ver blanc, comme le hanneton, et se trouve en particulier dans les tanneries et les jardins maraîchers, c'est-à-dire partout où sa larve trouve abondamment le terreau qui constitue sa nourriture ; il est remplacé, dans le midi de la France, par une espèce extrêmement voisine, dont la larve vit au pied des vieux oliviers.

Ces deux scarabées ne diffèrent, d'ailleurs, l'un de l'autre que par l'absence, chez le second, de la très fine ponctuation qui se remarque sur les grosses ailes ou élytres du premier.



LES SCARABÉES
Mégalosome Actaeon.

Les espèces de scarabées rhinocéros, dénommé *Oryctes*, en histoire naturelle sont très nombreuses et se ressemblent beaucoup entre elles ; elles abondent dans les pays chauds, où leur taille est souvent bien supérieure à celle de leurs représentants européens ; l'une d'elles, l'*Oryctes Simiar*, n'est que trop commune à Madagascar, où elle s'est développée grâce à l'incurie des Malgaches et où elle occasionne des dégâts considérables aux cocotiers dans lesquels vit sa larve.

Le Mégalosome Actaeon que nous figurons ici n'est, en somme, qu'un gigantesque rhinocéros comme on en rencontre un grand nombre dans l'Amérique du Sud ; mais ces espèces, toujours bien plus volumineuses que les rhinocéros proprement dits, présentent

en outre certaines particularités qui les éloignent de ces derniers ; aussi les naturalistes les ont-ils réparties en différents groupes qui ont reçu les noms génériques de Dynastides (de *Dynastes*, Roi) et de Mégalosomes (de *Megalon Soma*, grand corps), précisément pour rappeler la beauté de leurs formes ou l'ampleur de leurs dimensions.

Crépusculaires ou nocturnes, à vol lourd et bruyant, ces magnifiques insectes possèdent, sur la tête et sur le corselet ou thorax, des cornes et des protubérances plus ou moins développées, qui sont habituellement l'apanage des mâles, et leur carapace est presque toujours ornée de rides ou de sillons qui lui donnent quelque ressemblance avec l'écorce des arbres.

En rapport, par leur taille, avec les énormes végétaux sur lesquels ils vivent et auxquels ils empruntent presque toujours leur couleur sombre et sévère, ils sont en harmonie parfaite avec le milieu où ils se trouvent et sont dignes, en un mot, du cadre où le Créateur les a placés.

Les proportions de ces êtres sont, au reste, si heureuses, que loin de leur donner un aspect repoussant, comme cela se voit dans d'autres ordres d'insectes, leur taille gigantesque ou leurs étranges ornements ne font que leur donner un cachet d'originalité éminemment attrayant.

Aussi ces insectes sont-ils partout fort recherchés et font-ils l'ornement des collections, tant scientifiques que particulières ; plusieurs espèces atteignent même un prix élevé, en raison de la difficulté que les naturalistes éprouvent à se les procurer dans les forêts inextricables et remplies d'hôtes dangereux où elle se cachent.

Le Mégalosome Actaeon (voir fig 2), qui est à la fois le plus grand représentant du groupe et le plus massif des coléoptères connus donne bien l'idée de ce que sont ces scarabées géants.

C'est un superbe insecte, d'un brun noir légèrement luisant, dont la tête est surmontée d'une forte corne bifide arquée en dedans et dont le corselet, extrêmement convexe, est armé, de chaque côté de son bord antérieur, d'une large protubérance qui se dirige dans son prolongement.

La femelle offre la même conformation générale, mais sa tête et son corselet sont dépourvus de cornes et ses pattes sont à la fois bien plus courtes et plus robustes, double disposition indispensable pour permettre à l'insecte de pénétrer aisément et sans obstacles dans les vieilles souches, où il a sa ponte à effectuer.

De même que tous les coléoptères, ces animaux, malgré leur taille et leur aspect redoutables, sont absolument inoffensifs, leurs cornes ne leur servant que d'ornements, mais leur force musculaire est considérable ; aussi les voyageurs qui ont été à même d'en capturer savent-ils fort bien qu'il ne faut pas les saisir à pleines mains, sans quoi les épines qui terminent les pattes entrent profondément dans la chair et occasionnent de véritables déchirures.

Le terme général de scarabée, sous lequel ces insectes arboricoles sont actuellement désignés, avait autrefois une signification bien plus étendue ; il comprenait indistinctement tous les coléoptères de grande taille, à quelque groupe qu'ils appartenissent.

Actuellement encore on désigne sous ce nom, dans le langage courant, un certain nombre d'insectes qui n'ont que des rapports assez éloignés avec les véritables scarabées, entre autres tout un groupe de coléoptères qui fait bien partie de la même grande famille que les *Oryctes*, mais dont les mœurs et la conformation sont très différentes.

Les insectes qui le composent ne sont, en effet, nullement arboricoles, mais se nourrissent des déjections des grands animaux herbivores, et leur principal re-

présentant, devenu classique à force d'être connu, n'est autre que le fameux scarabée sacré des Egyptiens, commun non seulement en Egypte, mais dans tout le bassin de la Méditerranée, voire même dans le midi de la France.

La figure 3, ci-jointe, montre combien la structure de ces insectes diffère de celle des véritables scarabées.

LOUIS PLANET,
Membre de la Société Entomologique de France.

L'INVITÉ

La femme.—Ah ! ça, quand s'en ira-t-il, ton vieux camarade de collège ?

Le mari.—Ma foi ! je me le demande !

La femme.—Quel toupet !... Voilà bientôt trois semaines qu'il est ici, quand tu ne l'avais invité que pour quarante-huit heures !

Le mari.—Faut croire qu'il se trouve bien chez nous.

La femme.—Faut croire ? Eh bien, moi j'en ai assez et, coûte que coûte, faut qu'il décampe au plus vite. C'est qu'avec ça, je n'ai jamais vu quel qu'un de plus difficile !

Le mari.—C'est vrai.

La femme.—Ce que nous trouvons bon, il le trouve mauvais ! Rien n'est à son goût, rien ne lui fait plaisir ! Il mange comme quatre, boit comme un trou. Bref, il me déplaît profondément, c'est bien simple.

Le mari.—Cui, mais comment lui faire comprendre ?...

La femme.—Tu n'as qu'à lui dire : " Va-t-en, on t'a assez vu ! " Ce n'est pas un imbécile, il comprendra... Et il partira le soir même.

Le mari.—Non. Ce serait mal élevé et brutal. Faut chercher un autre moyen.

La femme.—Lequel ?

Le mari.—Celui-ci, par exemple... Quand on servira le potage, ce soir, je repousserai mon assiette et crierai : " Dieu ! qu'il est poivré ! " Toi, de ton côté, tu me répondras : " Il ne l'est pas du tout, au contraire ! " Alors dispute, grands mots ; je me lèverai, et toi tu lui demanderas son avis... S'il dit comme moi, tu te fâcheras et, furieuse, tu répliqueras : " Mon cher, s'il ne vous plaît point, allez en manger ailleurs..."

La femme.—J'ai saisi.

(Sept heures.)

Le mari.—Bon sang ! oh ! bon sang ! C'est à vous emporter la bouche ! On n'a pas idée de fourrer du poivre comme ça !

La femme.—Cette soupe est délicieuse et trop douce.

Le mari.—Trop douce ? (Cris, dispute.)

La femme, à l'invité.—Enfin, cher ami, est-elle trop poivrée ou ne l'est-elle pas assez ?

L'invité, simplement.—Oh ! moi... pour le peu de temps que j'ai encore à rester ici... ça m'est égal.

Le mari.—!!!

PIERRE WOLFE.

BIBLIOGRAPHIE

Après " Lélios ", poème en un acte en vers, " l'amour de Marguerite ", roman contemporain ; " Grandeur et décadence des Français " ouvrage de psychologie, après diverses relations géographiques et autres œuvres littéraires, notre confrère et ami, Gaston Routier, vient de publier un livre destiné à faire sensation. Sous le titre : " Un point d'histoire contemporaine, " Gaston Routier, en spectateur et en historien impartial, nous fait vivre le voyage de l'Impératrice Frédéric à Paris, 1891, voyage qui mit les Français à deux doigts de la guerre.

Souhaits de réussite à notre confrère et ami.

Le visage est le miroir de l'âme, les yeux en découvrent le secret.—Saint Jérôme.

THEATRE NATIONAL FRANCAIS

Pour la semaine du 18 novembre, Rip Van Winkle, le grand drame en 5 actes et 11 tableaux, dont plusieurs changements à vue, qui a valu à M. Jos. Jefferson, le doyen des artistes américains, l'un de nos plus brillants succès, sera à l'affiche du Théâtre National Français. On entendra au cours des représentations la jolie musique de l'Opéra-Comique de Planquette, Rip Rip, qui fut jouée en 1895, à Montréal, par une troupe française. M. Cazeneuve, chargé du rôle de Rip, chantera le solo de l'Opéra-Comique. Rip Van Winkle a été traduit par M. Jean d'Ardenne.

L'action de Rip Van Winkle se déroule dans les premiers temps de l'Etat de New-York, sous George III, dans les monts Catskill, et se termine sous George Washington. Rip, un ivrogne invétéré, mis à la porte par sa femme, rencontre dans la montagne les esprits de Hendrick Hudson et les gens de sa suite. Il boit et s'endort pour ne se réveiller qu'au bout de vingt ans, croyant n'avoir dormi que quelques heures. Que de changements, qui lui semblent extraordinaires, dans son village. Personne ne le reconnaît et, à son foyer, un autre a pris place : sa femme est remariée avec son ennemi d'autrefois ! Heureusement pour le pauvre Rip, tout finit par s'arranger le mieux du monde, et il reprend possession de son épouse et de ses propriétés. Comme on peut s'en douter il y a dans la pièce des situations et des scènes du plus puissant intérêt, pathétiques ou comiques.

Les rôles, à part celui de Rip, ont été confiés à Mlle de la Sablonnière, à Miles Eva Gonlet et Carlin, deux débutantes ; E. Verteuil, Brémont et Meusot, et à MM. Bouzelli, Godeau, Palméri, Filion, Villeraie, Leurs, Gosselin et Lecompte. Il y aura aussi une nombreuse figuration et de nouvelles vues animées.

SOLUTION DE LA QUESTION DE LA PAGE 483

- M artinet.
O mbrelle.
N œud.
T ambour.
E perons.
S oufflet.
P lumeau.
A ncre.
N imbe.

MERES

Regardez bien cette gravure



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédierons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Écrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

Infants Wardrobe Co. NEW-YORK

POUR MES CONCIOTOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai été absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

—On pense qu'un certain nombre de Boers vont émigrer au Mexique, où ils se fixeraient sur le domaine Floreshales, concession faite par le gouvernement mexicain à certains financiers, dont l'un est membre de la Chambre des Communes. Le prix d'achat a été fixé à \$2,500,000 pour 20,000,000 d'acres.

PAS ASSEZ CONNU

Hospice de la Miséricorde, Québec, 21 octobre, 1900.

Messieurs,—Nous ne pouvons trop louer les excellents effets du VIN DES CARMES. Cet admirable tonique, déjà si connu, ne l'est pas encore assez. Les propriétés qu'il réclame et que nous lui reconnaissons devraient lui ouvrir un marché plus étendu, surtout dans les campagnes. Veuillez donc en envoyer la même quantité que lors de notre précédente commande.

HOSPICE DE LA MISERICORDE.

DUPUIS & LUSSIER AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

OPERA COMIQUE 1861 rue STE-CATHERINE COIN CADIEUX

TELEPHONE, FST 1395

Semaine du 18 Novembre Les Dragons de Villars Opéra Comique en 3 actes

TOUS LES SOIRS A 8 HRS. MATINÉE LE SAMEDI A 2 HRS

PRIX DES PLACES—Soirée : 25c, 50c 75c et Loges \$1.00.

Matinée : 20c, 35c, 50c et Loges 75c.

Semaine du 25 Novembre : LA PETITE MARIEE.

THEATRE du PALAIS-ROYAL

Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIERE

BASTIEN, Directeur Tel. Bell Est 2067 R. HARMANT, Dir. Artistique

Semaine du 18 Novembre :

LA DEMOISELLE DU TELEPHONE

DE MAURICE ORDONNEAU

PRIX DES PLACES, - 15, 25 et 40 cents. LOGES, - 50 cents

MATINÉE TOUS LES MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS A 2 HEURES

Matinées, - 10, 15 et 20 cents. - Loges, - 30 cents

A l'étude: "Le Contrôleur des Wagons-Lits"

J. = C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

50 rue Saint-Denis, Montreal.

Tel. Est 1379

DR. A. BRAULT

Chirurgien-Dentiste

539 RUE ST-DENIS

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

EPILEPSIE

ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr. KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste.

Ecrire à Dr. E.-H. KLINE, Ld.

931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

Pourquoi perdre votre temps ici et là, pour acheter vos fourrures d'Automne et d'Hiver, quand, en vous rendant directement à

L'AMERICAN FUR STORE

vous avez satisfaction. Vous y verrez le plus bel assortiment à Montréal, en Manteaux, Boas, Colerettes, Etc., Etc., Etc.

American Hat & Fur Store 27 et 29 St-Laurent

PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., 9.30 a.m., 4.00 p.m., 10.05 p.m. Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m. Arrivée à Springfield, 7.25 a.m. Départ de Springfield, 8.10 p.m. Arrivée à Montréal, 8.15 a.m. PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-J. Goudy, Chambre 41, Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass.; G.-V. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard, A.-J. Branelle, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

W.-F. EGG, City Passenger Agent.

Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

RIPANS

UNE MEDICINE POUR TOUTE L'ANNEE

Certains remèdes pour la guérison des maladies ordinaires de l'humanité sont spécialement efficaces au printemps et à l'automne. La vieille idée de se nettoyer le système deux fois par année, tel que l'implique l'usage de ces remèdes, peut être correcte, mais il s'impose à la raison qu'il est préférable de garder son système en état de santé parfaite tout le long de l'année. Quel bon sens y a-t-il à se laisser déchaîner pendant des mois, jusqu'à ce qu'on soit absolument épuisé de santé, et alors se mettre à médicamentez pour se refaire? Celui qui emploie les RIPANS TABULES se sent bien tout le temps. Les Tabules régularisent les intestins et tiennent l'estomac en bonne condition. Dès que l'estomac fonctionne bien et digère convenablement les aliments, le risque de devenir malade est bien diminué. Il n'y a aucune difficulté à prendre les Ripans: une Tabule avec une gorgée d'eau ou non, à votre goût, et c'est fait. Pas besoin de cuiller ni de sirop. Le petit carton de cinq cents contient douze doses, et il est facile à porter. Vous pouvez avoir constamment sous la main ce remède auquel vous pouvez vous fier pour faire passer une indigestion ou tous d'écarts analogues. Quand vous vous sentez mal en train au point que rien ne vous soulage, prenez Tabule. Cela apaisera vos nerfs et les calmera; cela vous fera du bien.

ON DEMANDE.—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne font pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents, sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse, moyennant 5 cents, envoyée à la Ripans Chemical Co., No. 10, rue Spruce, New-York.

Advertisement for LAPRES & LAVERGNE PHOTOGRAPHERS, 360 RUE ST DENIS MONTREAL P.Q. Includes a circular logo with 'MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS' and 'REPUBLIC' text.

Vertical text on the far right edge of the page, partially cut off, including words like 'LA C', 'Un vie', 'd'un miss', 'tal pour', 'nente de', 'le Catarrh', 'tions des', 'qui guéri', 'veuse et', 'après av', 'effets cur', 'trouve q', 'connaître', 'désir de', 'manité, j', 'désirent', 'français', 'pour la p', 'par la po', 'Mention', 'W.-A.', 'chester, I', '—La r', 'est la mi', 'qui est s', 'du nivea', 'Les per', 'autreme', 'gime au', 'miste Bo', 'et pur.', '—Si t', 'vers éta', 'monde c', '\$30.', 'LA C', 'En g', 'la bron', 'arme ter', '—La', 'mètres d', 'porte an', 'marchar', 'SUITE', 'A la s', 'coup de', 'Elles do', 'Longue', 'rendron', '—Le', '2,200 lo', 'de l'Eu', 'plus de', 'Voulez', 'poyez l', 'véritable', '—On', 'y par l', 'la trou', 'anglais.', 'LA C', 'La m', 'ment p', 'sang, et', 'des Pil', 'Bonard', '—C'e', 'fait sa', 'neiro;', 'uelque', 'GU', 'er', 'sans', 'sans', 'n', 'ni', 'c'

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les maladies de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en allemand, en français, ou anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W.-A. NOYES, 847 Power's Block, Rochester, N.-Y.

—La mine la plus élevée de l'univers est la mine d'étain d'Oruro, en Bolivie, qui est située à 14,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

SANS RETARD

Les pertes de sang par hémorrhagie ou autrement demandent sans retard un régime aux *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* qui fera du sang nouveau et pur.

—Si tout l'argent monnayé de l'univers était également réparti parmi le monde chaque personne aurait environ \$30.

LA GUERRE... LA GUERRE...

En guerre contre la toux, le rhume, la bronchite. Le *Baume Rhumal* est une arme terrible contre tous ces gens-là.

—La Belgique possède 1,000 kilomètres de canaux par lesquels on transporte annuellement 7,700,000 tonnes de marchandises.

SUITE DE TRAVAUX EXCESSIFS

A la suite de travaux excessifs beaucoup de personnes perdent l'appétit. Elles doivent faire usage des *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* qui leur rendront l'appétit et la vigueur.

—Le Royaume-Uni peut construire 2,200 locomotives en un an et le reste de l'Europe n'en peut pas construire plus de 4,200.

LE VOULEZ-VOUS ?

Voulez-vous guérir votre rhume ? Employez le *Baume Rhumal*, le seul remède véritablement efficace.

—On ne trouve que deux fois la lettre y par 1,000 mots dans notre langue ; on la trouve 5 fois en espagnol et 22 fois en anglais.

CONTRE LA MIGRAINE

La migraine est causée tout simplement par la faiblesse et la pauvreté du sang, et le plus sûr remède est l'emploi des *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

—C'est en 1849 que la fièvre jaune a fait sa première apparition à Rio-de-Janeiro ; depuis, elle y tue chaque année quelque 1,200 personnes.

Trente ans de succès

GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures

sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

par les CAPSULES
L. KIRN
à l'extrait éthéré de FOUGÈRE Mâle Pure sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies

VER SOLITAIRE

Mlle MARIA POULIOT

Souffrait d'une irruption de la peau qui lui couvrait tout le corps. Ses yeux étaient enflammés ! Elle était presque aveugle !

LES PILULES DE LONGUE VIE

L'ont Radicalement Guérie

Lisez sa Guérison racontée par sa Mère ; elle intéresse toutes les Mères et les Jeunes Filles.



MM. les Médecins Spécialistes des *Pilules de Longue Vie*, No 958, rue Saint-Denis, Montréal

MESSIEURS :

« Permettez-moi de venir vous remercier du plus profond de mon cœur du bien que les *Pilules de Longue Vie* (Bonard) ont fait à ma jeune fille. Elle est âgée de treize ans, et elle souffrait d'une éruption de la peau qui lui couvrait tout le corps ; les paupières de ses yeux étaient aussi tout enflammées. Ses jambes étaient enflées et pouvaient à peine la soutenir, et elle se plaignait souvent de gros maux de tête et de faiblesse.

J'essayai différents remèdes, et je la fis soigner par plusieurs médecins, mais elle était toujours pareille, même son état s'aggravait, car elle avait été obligée de laisser l'école.

Un jour, lisant les témoignages de guérisons obtenues par les *Pilules de Longue Vie*, je résolus de les essayer. Je ne le regrette pas, car après en avoir pris six boîtes, elle est complètement guérie de tous boutons et irruptions, ses yeux sont bons et son teint est clair et indique une santé parfaite. Elle a repris ses études et ne se sent plus d'aucuns symptômes qui la faisaient tant souffrir.

Je vous permets de publier la photographie et le certificat de ma petite fille sur les journaux, et soyez persuadés que je recommande votre excellent remède. Les *Pilules de Longue Vie*, à toutes mes amies.

Croyez à toute ma reconnaissance,
MADAME JOS. POULIOT,
40 Rue Brebeuf, Montréal.

Les *Pilules de Longue Vie* (Bonard) sont la plus grande découverte pour guérir toutes les maladies qui affligent le genre humain. Elles agissent sur les organes affaiblis ; elles donnent du ton, de la force et de la vigueur ; elles sont surtout sans égales pour faire du sang fort, riche et pur.

Pour les personnes qui prennent les *Pilules de Longue Vie* (Bonard), le moyen le plus sûr de se guérir, est de consulter nos Médecins Spécialistes, car beaucoup de personnes prennent les *Pilules de Longue Vie* (Bonard), et ne se traitent pas de la manière voulue. Nous vous invitons donc de ne pas hésiter, mais de consulter nos Médecins Spécialistes. Vous n'avez rien à payer. Sans crainte écrivez-leur une description de votre maladie, dites-leur tout, ne leur cachez rien, car les médecins seuls verront vos lettres. Ils vous répondront en vous donnant de bons conseils et en vous disant comment vous soigner afin de vous guérir le plus tôt possible.

Les dames qui préfèrent consulter nos Médecins à nos bureaux, No. 367 rue St-Denis, peuvent se présenter tous les jours de 1 à 3 hrs et de 6 à 8 1/2 hrs p.m. Consultations, avis et examens gratuits. Venez immédiatement, et ne perdez votre temps et votre argent en vous faisant soigner par des personnes sans expérience, mais adressez-vous de suite à nos Médecins.

50¢ La boîte

BEAUTÉ (La 30¢ boîte)

FORCE SANTÉ

PROLONGATION DE LA VIE

La Cie Médicale Franco-Coloniale, 958 rue St-Denis.

Messieurs:—Ct-inclus un timbre de 2 cents. Veuillez m'expédier une boîte échantillon de vos *PILULES DE LONGUE VIE* (Bonard)

NOM.....

ADRESSE.....

GRATIS

Découpez et envoyez-nous ce coupon avec un timbre de 2 cents.

Les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* sont en vente partout. Cependant, si vous ne pouvez vous les procurer, ou si vous craignez de ne pas avoir les véritables *Pilules de Longue Vie*, écrivez-nous en nous envoyant 60 cts pour une boîte ou \$2.50 pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du monde,—pas de douane à payer. Adressez vos lettres à la

LA COMPAGNIE
MÉDICALE FRANCO-COLONIALE

958 rue Saint-Denis, Montréal.

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR

ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAUX DE DENT
FIEVRES - ÉPOUVEMENT

PILULES AN. ONIO

toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.

Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS

Dépôtaires à Montréal: ANTHON D'ARCY.

PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe,

PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses

Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)

Dépôt dans toutes les Pharmacies.

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

117 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

Almanachs! Almanachs! Almanachs! Viennent de paraître les almanachs suivants pour 1902, au prix de 15 cents chacun : Comique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes, par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savoir-Vivre, du Voleur, Amusant, des Corolles de l'Armée française, du Farceur, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes pour rire, des Gaconnades, de la Bonne Aventure. Aussi les Almanachs de la Grande Vie, des Femmes Galantes, de la Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie d'après nature. Pour paraître le 1er décembre, les Almanachs Hachette, du Drapeau, Vermot et Dupont. Les commandes sont remplies par retour du courrier.



Le Marmiton.—Sire ! le chef désire savoir ce que vous préférez pour votre dîner, ces trois petits bonshommes que voici, où les deux gros que vous voyez à leur côté.

Le Roi.—Que sont les petits ?

Le Marmiton.—Des Anglais, descendants des fameux Anglo-Saxons.

Le Roi.—Et les gros ?

Le Marmiton.—Des Français, descendants des illustres Francs.

Le Roi.—Eh bien ! vous me servirez les gros... Je suis en veine d'économie pour l'instant... je suis décidé à vivre désormais avec deux Francs par jour.

Bovril

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.



THEATRE NATIONAL FRANCAIS

Rues Ste-Catherine et Beaudry Tel Bell Est, 1736

Bureau privé, Tél. Est, 2017

GEO. GAUVREAU, Propriétaire Tél Marchands 690

Semaine du 18 Novembre 1—

"RIP VAN WINKLE"

PAUL CAZENEUVE DANS "RIP"

EXTRA: Le Kinéographe "Edison"

Matinée tous les jours à 3.15.

Tous les soirs à 8.15

Prix Soirées, - 10, 20, 30 et 40 cents. Loges, - - 50 et 75 cents.
Prix Matinées, - 10, 15 et 25 cents. Loges, - - - 50 cents

Semaine Prochaine: "LA CASE DE L'ONCLE"



Le Celebre Prof. COLLINS

Médecin Anglais et Gradué a la Grande Université New York, N. Y.

étant reconnu pour être un des plus célèbres médecins existants, garantissant les Maladies des Organes Génitaux chez l'homme et la femme, Maladies Secrètes, Rhumatismes, Catarrhe, Maux de Poitrine, d'Estomac, du Sang et de la Peau.

Si vous souffrez de quelques symptômes mentionnés sur la liste que nous vous donnons, il vous suffira de répondre OUI ou NON aux questions, et en nous les retournant, le Prof. Collins, se basant sur sa science et son expérience acquise durant ses longues années de pratique, fera un diagnostic très complet de votre cas, vous indiquant les moyens par lesquels vous parviendrez à vous guérir.

Rappelez-vous que si vous souffrez de quelques symptômes ainsi mentionnés, votre sang est empoisonné et rempli de matières vicieuses, et ce n'est qu'en adoptant le PURIFICATEUR du PROF. COLLINS que vous obtiendrez votre guérison. Son traitement est strictement scientifique et une absolue discrétion est conservée.

Le Prof. Collins a fait un travail tout spécial en guérissant par correspondance. Son succès a été prouvé par des milliers de témoignages de guérisons reçus, parmi lesquels, nous vous citerons les suivants:

- Maigrissez-vous?
- Etes-vous constipé?
- Y a-t-il des nausées?
- Avez-vous le rhume?
- Toussez-vous la nuit?
- Votre nez est-il obstrué?
- Y a-t-il des vomissements?
- Votre voix est-elle enrouée?
- Vous sentez-vous souffrant?
- Etes-vous nerveux et faible?
- Pardiez-vous le sens du goût?
- Votre vue est-elle obscurcie?
- Avez-vous des maux de tête?
- Y a-t-il une douleur au front?
- Avez-vous des renvois de gaz?
- Votre langue est-elle chargée?
- La peau est-elle pâle et sèche?
- Avez-vous des étourdissements?
- Vous fatiguez-vous facilement?
- Etes-vous de mauvais humeur?
- Le regard est-il morne et effaré?
- La gorge est-elle sèche le matin?
- L'urine est-elle noire et épaisse?
- Le nez dérange-t-il et brûle-t-il?
- Crachez-vous de la matière jaunée?
- Avez-vous de l'écume à la bouche?
- Avez-vous quelquefois la diarrhée?
- Avez-vous des frissons dans le dos?
- Un dépôt se forme-t-il dans l'urine?
- Avez-vous des palpitations de coeur?
- Avez-vous une douleur dans le côté?
- Eprenez-vous des douleurs partout?
- Vos mains et vos pieds sont-ils enflés?
- Votre toux est-elle courte et saccadée?
- Souffrez-vous de douleurs aux tempes?
- Sentez-vous que vous vous affaiblissez?
- Vous sentez-vous gonflé après manger?
- Avez-vous des douleurs après les repas?
- Sentez-vous une douleur aux omoplates?
- Y a-t-il des boursoufflures sous les yeux?
- Y a-t-il un mauvais goût dans la bouche?
- Y a-t-il des enroulements dans la gorge?
- Eprenez-vous un enroulement au palais?
- Avez-vous des dérangements après les repas?
- Les jambes vous semblent-elles trop lourdes?
- Sentez-vous une douleur à la chute des reins?
- Toussez-vous jusqu'à ne plus pouvoir respirer?
- Après avoir mangé, vous sentez-vous oppressé?
- Sentez-vous des douleurs dans les articulations?



Cher Docteur Collins: Après avoir souffert de tous les symptômes de la débilité nerveuse, je suis heureux de vous apprendre que je me sens parfaitement guéri. Je me sentais très malade, mais votre traitement m'a le plus aidé. J'ai repris mes forces vitales que j'avais perdues. Mes douleurs qui m'accablaient par tout le corps sont disparues complètement, et je me sens si bien que je ne saurais trop vous en remercier, vous souhaitant le même succès vis-à-vis ceux qui s'adresseront à vous.

Avec les plus sincères remerciements, je demeure, Votre dévoué, William Benger, Tenod, Minn. 12 Sept. 1901.



Mon cher Professeur Collins

Je ne saurais trop vous remercier de vos soins. Mon Catarrhe est complètement guéri, et je me sens tout-à-fait bien. Mon estomac digère bien, je repose bien, et je me sens joyeuse. Ma tête est rafraîchie et je suis débarrassée de cette mucoité qui m'empoisonnait. Mon teint est revenu et je me sens rajeunie de quinze ans.

Je vous tiendrai au courant de mon état, afin de m'adresser de nouveau à vous au besoin. Mm. M. L. Boucher, 244 W. 52ième St., New York



Cher Docteur Collins:

Après avoir été traité pendant tant d'années par un grand nombre de médecins, je n'ai pu trouver du soulagement que dans votre traitement. Je ne saurais trop vous en remercier, car vous m'avez sauvé la vie. Je me sens bien de l'estomac et des intestins et les douleurs que je ressentais dans le corps sont disparues. Je n'ai plus de ces boutons à la figure, causés sans doute par la mauvaise condition du sang. Je puis prendre des marches prolongées et je me sens renforcé, de jour en jour.

J'ai terminé mon second traitement, mais veuillez m'en faire parvenir un troisième, afin de m'assurer dans ma guérison. Avec reconnaissance, je demeure, Mlle. L. Gauthier, 35 Sept. 1901.



Cher Professeur Collins:

Je suis heureux de vous apprendre qu'après avoir terminé votre second cours de traitement, je me suis senti guéri. Je me sens renforcé, plein de courage et de vie. Je puis vaquer à mes occupations et les douleurs que je ressentais dans tous les membres sont disparues. Mon système nerveux se sent ranimé, et je reconnais facilement. Si ces quelques lignes de reconnaissance peuvent vous aider dans votre noble travail, je vous permets de les publier pour le bien des amis souffrants. Je certifierai que le Purificateur du Professeur Collins m'a ramené à la santé et qu'il ne peut avoir son égal. Eugène Filibert, 9 Sept. 1901.

Tous les médicaments nécessaires pour la guérison seront expédiés par Express dans toutes les parties des Etats-Unis, du Mexique et du Canada.

HEURES DE CONSULTATION — Tous les jours de 10 h. à 1 h., de 2 h. à 5 h. Tous les soirs de 7 h. à 8 h. Le Dimanche de 10 h. à 1 h.

Prof. COLLINS, New York Medical Institute, 140 Ouest 34e rue, NEW YORK.

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot: Pharmacie C. Beaupre, 319F Rachel

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50 Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

France & Et. PURETÉ du TEINT Étendu d'eau le LAIT ANTÉPHELIQUE ou Lait Candès Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Eruptions, Rougeurs, Rides précoces, Rosacées, Boutons, Efflorescences, etc. conserve le peau du visage claire et saine. — A l'usage pur, il enlève, on le sait, taches et Taches de rousseur. Il date de 1849

LA FEMME DETECTIVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

—Mais ils ignorent le secret de sa naissance ?
 —Bien entendu... Mme Bressolles, ex-Valentine Dharville, a vu plusieurs fois Simone en se croyant vis-à-vis d'une étrangère...
 —Où donc l'a-t-elle vue ?
 —Rue de Verneuil, à l'hôtel Bressolles, tout simplement.
 —Vous aviez pardieu bien raison, mon cher Maurice ! s'écria Lartigues. Ce hasard est fertile en combinaisons mirifiques ! Où demeure Simone ?...
 —Dans votre quartier... tout près d'ici... Elle habite un pensionnat de la rue de la Ville-l'Évêque.
 —Un pensionnat de la rue de la Ville-l'Évêque ! fit le faux Hollandais en tressaillant. Par qui est-il tenu, ce pensionnat ? Le savez-vous ?
 —Par une certaine Mme Dubief... répondit Maurice.
 Lartigues donna sur la table, auprès de laquelle il se trouvait, un vigoureux coup de poing.
 —Mme Dubief ! répéta-t-il ensuite, en se frottant les mains.
 —Parfaitement sûr !
 —Eh bien, mon cher enfant, nous pouvons nous vanter d'avoir une chance prodigieuse, inouïe, invraisemblable, presque incroyable.
 —A quel propos ces épithètes ? demanda Maurice, en souriant.
 —A ce propos, que le pensionnat de Mme Dubief est celui dont le jardin touche à celui de cet hôtel... et nous possédons une clef, vous le savez déjà, qui nous permet d'ouvrir la porte de communication...
 —Tonnerre ! s'écria Maurice. Mais alors la besogne est à moitié faite !
 —Dites aux trois quarts ! Quelle position Simone occupe-t-elle dans le pensionnat ?
 —Elle y remplit les fonctions de lingère.
 —A merveille !
 —Il ne s'agit plus que de se renseigner sur ses habitudes, de savoir si elle couche au pensionnat ou si elle y arrive le matin pour en partir le soir... Dans le premier cas, de connaître la position de sa chambre et de relever la topographie des lieux... J'apprendrai certainement par Marie Bressolles une grande partie de tout cela... Nous ferons nous-mêmes une enquête au sujet de ce qu'elle ne pourra me dire.
 —C'est entendu...
 —Verrez-vous ce soir l'abbé Méryss ?
 —Non, demain seulement.
 —Avertissez-le de ce qui se passe, et qu'il s'occupe activement du petit travail de chimie dont nous avons parlé... Je commence à croire, mon cher associé, que les millions de feu Armand Dharville seront bientôt entre nos mains.
 —Oui, murmura Lartigues, en fronçant le sourcil, et alors, vous l'avez dit vous-même, nous nous séparerons.
 —Croyez-vous donc qu'à mon âge, et possesseur d'une énorme fortune me permettant de satisfaire toutes mes passions, tous mes goûts, tous mes caprices, je ferai la sottise de m'expatrier ?... On ne vit qu'à Paris !...
 —Comptez-vous pour rien le danger ?...
 —De quel danger parlez-vous ?
 —De celui résultant des recherches de la police...
 —Je ne les crains pas... J'ai été assez habile pour déjouer jusqu'à présent toutes les recherches, et je

n'étais cependant qu'un pauvre diable sans position et sans fortune !... Vous figurez-vous que les agents de la Préfecture s'occuperont de moi quand je serai archimillionnaire... Les millions seront mon égide !...
 —Pourrez-vous vivre toujours seul ?
 —Pourquoi non ?... Je vous garantis que l'ennui ne pénétrera jamais dans ma solitude !...
 —Vous aimez votre mère ? demanda Lartigues, avec une sorte d'hésitation.
 —Je n'ai aucune raison pour ne point l'aimer... répondit froidement Maurice. Ce n'est pas de sa faute si je suis son fils : je la défendrais si je la voyais menacée, mais mon affection est très calme. Je me figure parfois que mon père (*feu mon père*, puisque vous soutenez que Lartigues est mort), a oublié de me faire un cœur...
 —Votre mère vous aime-t-elle ?
 —Oui, certainement à sa manière...
 —Qu'entendez-vous par là ?...
 —Si elle m'avait bien aimé, aimé pour moi-même et non pour elle, savez-vous ce qu'elle aurait fait ?
 —Non.
 —Eh bien, elle m'aurait tordu le cou le jour de ma naissance... Cela n'aurait-il pas mieux valu que de me laisser vivre, avec Lartigues pour père et l'échafaud en perspective ?
 —L'échafaud !... Vous venez de le dire, lorsque vous serez riche il ne vous menacera plus...
 —Qui sait ? tant qu'on est vivant on n'est pas sûr de mourir dans son lit...
 Le front de Lartigues s'assombrissait de plus en plus.
 Maurice changea brusquement le sujet de l'entretien.
 —A propos, dit-il, j'ai des nouvelles du comte Yvan.
 —Ah ! fit le faux Van Broeck.
 —Oui... Je l'ai rencontré... Je lui ai parlé...
 —Eh bien ?
 —Eh bien ! il se pourrait que je revienne sur ma détermination de tantôt.

XXVIII

Lartigues regarda Maurice d'un air étonné.
 —Et quel est le motif de ce brusque revirement ? lui demanda-t-il.
 —Ce motif est bien simple, et basé sur mon intérêt personnel, répondit le jeune homme. Ce Russe devient dangereux, non seulement pour vous mais pour moi. S'il venait à atteindre le but qu'il se propose, Marie Bressolles nous échapperait peut-être.
 —Expliquez-vous.
 —Le temps me manque, et d'ailleurs c'est inutile ; mais soyez sans inquiétude... je veillerai sur Yvan Kourawieff.
 Maurice prit congé de Lartigues, alla dîner sur le boulevard et regagna en toute hâte l'hôtel de la rue de Verneuil.
 Le comte Yvan, dont il venait d'être question entre les deux bandits, avait été frappé de l'expression du visage de Marie et de l'attitude glaciale et presque hostile de Mme Bressolles tandis qu'il était question d'Albert de Gibray, et enfin du rôle de Maurice servant de cavalier aux deux femmes.

Yvan connaissait trop peu l'intérieur de la famille Bressolles pour deviner ce qui s'y passait.

Cependant, son instinct d'homme du monde, sachant la vie, lui dit que la présence de Maurice Vasseur dans cette famille, sa familiarité avec la mère et la fille, avaient certainement un but, et que ce but devait être en désaccord avec les idées et les aspirations d'Albert de Gibray.

—Connaissez-vous beaucoup Mme Bressolles ? demanda-t-il au petit baron Pascal de Landilly qui, nous l'avons dit, se promenait à son bras dans les salles du Palais de l'Industrie.

Le petit baron toussa pour s'éclaircir la voix, et répliqua :

—Beaucoup... beaucoup... mon excellent bon... je suis un intime...

—Que pensez-vous de cette personne ?

—Je pense que c'est une jolie femme et d'un galbe épatant... On ne lui donnerait pas son âge, hein ? Ah ! non, par exemple ! Elle a l'air d'être la sœur aînée de sa fille... C'est tout bonnement catapulteux !

—Coquette, n'est-ce pas ?

—Adorablement coquette... Une coquetterie d'un relief à tout casser, et je crois, ma parole, que depuis la maladie de sa fille, son désir de plaire et d'être admirée grandit encore... Hein, comme c'est nature ?

—Mme Bressolles aime peu Mlle Marie, je suppose ?

—Elle ne m'a fait aucune confiance à ce sujet, mon très bon, vous comprenez ça, mais j'ai dans ma folle idée qu'elle ne l'aime pas du tout.

—Pourquoi ?

—Parce qu'une grande fille comme la sienne ne la rajeunit point, et qu'elle mourra de chagrin le jour où la première ride et le premier cheveu blanc lui diront qu'il faut vieillir... Ce qui se comprend, du reste, avec sa turlutaine de voir à ses pieds tout Paris...

—Beaucoup d'adorateurs, alors ?

—Oh ! une flotte...

—Maurice Vasseur est-il de ceux-là ?

—Maurice Vasseur vient dans la maison comme aspirant à la main de Marie... On prétend qu'il l'épousera... et c'est peut-être vrai... mais ça serait épatant tout de même...

Le comte Yvan frissonna.

—Faire épouser Maurice Vasseur à Mlle Bressolles, ce serait odieux ! se dit-il. Albert en mourrait...

Il reprit tout haut :

—Je croyais que cette jeune fille avait donné son cœur à un autre ?...

—C'est bien possible, mais qu'est-ce que ça fait ? Si Valentine s'est mis dans la tête de marier la petite, elle la mariera sans la consulter, et ça aura un cachet énorme !...

Le comte Yvan passa la main sur son front comme pour éloigner une pensée douloureuse.

—Il est impossible que cela soit ! murmura-t-il. Cela ne sera pas !

L'heure de la fermeture de l'Exposition était arrivée.

Les deux jeunes gens sortirent et se séparèrent.

Le Russe alla tout droit rue de Rennes, chez M. de Gibray.

Le juge d'instruction arrivait du Palais.

—Je suis enchanté de vous voir, mon cher comte, dit-il à Yvan.

—Cela se trouve à merveille... Je venais solliciter de vous un moment d'entretien...

—Que je vous accorderai de tout mon cœur... Mais je dois, avant tout, vous apprendre une nouvelle importante et qui vous intéresse.

—Laquelle ?

—Nous avons failli perdre cette pauvre Mme Rosier.

—La perdre ?... s'écria le Russe. Comment ?

—Il s'en est fallu de bien peu qu'elle payât de sa vie son dévouement à une cause qui, en somme, est la vôtre...

—Donnez-moi vite, je vous prie, le mot de cette énigme.

Paul de Gibray raconta au jeune Russe tout ce que nos lecteurs connaissent déjà par le menu.

—Ainsi mes ennemis ont découvert ma présence à Paris,—dit le comte Yvan avec mélancolie quand le juge d'instruction eût terminé son récit,—non contents d'avoir assassiné ma mère d'abord, mon père ensuite, ils veulent que je succombe à mon tour pour m'empêcher de les frapper quand sera venu le jour de la justice ?...

—Combattant pour leur propre peau, ils seront sans merci !! Nous veillerons sur vous, mais de votre côté veillez !!

—Nous n'avons d'autres indices que ceux, bien vagues en somme, résultant des paroles surprises par Mme Rosier.

—Sans doute, mais nous sommes avertis, ce qui nous rend forts... Soyez sans cesse sur vos gardes, je vous le répète. Ne vous exposez point aux coups d'invisibles ennemis... Sortez le moins possible... Et, tenez, il me vient une idée... Je puis mettre une chambre à votre disposition... Acceptez pour quelques jours l'hospitalité que je vous offre cordialement... On ne viendra pas vous chercher ici, j'imagine ! Eh bien ! est-ce convenu ?

—Merci d'abord, merci, mille fois, de cette proposition bienveillante qui me touche jusqu'au fond du cœur...

—L'acceptez-vous ?

—Peut-être l'accepterai-je tout-à-l'heure... cela dépendra de l'entretien que nous allons avoir ensemble... Mais un mot encore au sujet des deux misérables qui se nomment Lartigues et Verdier...

—Que voulez-vous savoir ?

—Est-on allé toucher chez Rothschild le chèque de cent mille francs remis par l'envoyé russe à mes futurs assassins ?

—Oui... Mme Rosier n'a pu parler que dans la journée, et dès l'ouverture de la caisse le chèque était présenté et payé.

—Sait-on qui a touché ?

—Un muet, ou du moins un personnage jouant le rôle de muet, car à une ou deux questions adressées par le caissier il a répondu en écrivant sur une ardoise dont il était muni.

—Ah ! ça, c'est une bande organisée !!

Oui, certes, et organisée avec une habileté vraiment diabolique !...

—Les misérables parviendront-ils toujours à nous échapper ? ?

—J'épère bien que non ; mais, en présence de cette diabolique habileté dont je vous parlais, il y a malheureusement place pour le doute... Encore une fois, veuillez bien sur vous ?...

—Je veillerai, et malheur à l'homme, quel qu'il soit, que je soupçonnerai d'être leur émissaire !... Permettez-moi maintenant d'aborder le sujet qui m'amène...

—Je vous écoute à mon tour...

—Je suis bien jeune, monsieur de Gibray,—commença le comte Yvan ; je ne me reconnais donc le droit ni de vous questionner, ni de vous conseiller, et cependant je vais faire l'un et l'autre, et j'aurai pour excuse la profonde amitié que m'inspire votre fils...

Le juge d'instruction tressaillit.

—C'est d'Albert que vous allez me parler ? demanda-t-il.

—Oui.

—Et sans doute aussi de celle qu'il aime ?

—Surtout de celle qu'il aime... Je sais que vous chérissez Albert, je crois que vous donneriez votre vie pour le sauver, pour le voir heureux...

—Je la donnerais sans un regret ! Dieu m'en est témoin ! s'écria M. de Gibray.

—Ainsi vous lui sacrifieriez tout ?

—Tout au monde ! !

—Même votre haine pour Valentine Bressolles, haine dont j'ignore et dont je veux toujours ignorer l'origine !...

M. de Gibray regarda le Russe bien en face, et répondit d'une voix lente et sourde :

—Pourquoi me demandez-vous cela ? ?

—Parce qu'il faut que je sache si, Albert guérissant, vous consentiriez à lui voir prendre pour femme Marie Bressolles... Voilà ce qu'il faut me dire nettement, franchement, sans arrière-pensée de revenir sur votre

promesse quand vous verrez votre fils hors de péril et debout !... Voilà ce que je vous supplie, non seulement de me dire, mais de me jurer ! !

—Encore une fois, pourquoi exiger de moi ce serment ?

—Parce que vous tenez dans vos mains la vie de deux êtres bons et charmants entre les plus beaux et les meilleurs, et qui mourront si vous ne les réunissez pas ! Tenez, M. de Gibray, lisez cette lettre...

Et le Russe tendit au juge d'instruction la lettre écrite par Marie Bressolles à Albert

XXIX

M. de Gibray reçut des mains du comte Yvan la lettre que nos lecteurs connaissent, et la lut avec une émotion qui mit dans ses yeux de grosses larmes.

—Pauvre enfant ! pauvre ! murmura-t-il ensuite. Comme elle l'aime !...

—Vous la plaignez, n'est-ce pas ? demanda le jeune Russe très ému lui-même.

—Est-il possible de ne pas la plaindre ?...

—Je ne sais ce qu'est Mme Bressolles, reprit Yvan, et je ne désire point le savoir, mais j'ai la certitude que, mère dénaturée, elle n'éprouve pour sa fille aucun sentiment d'affection... J'ai la certitude que, jalouse de sa jeunesse et de sa beauté, elle veut l'éloigner à tout prix, quitte à la sacrifier, et qu'à cette enfant qui se meurt d'amour pour Albert elle est prête à imposer un mariage odieux.

—Un mariage ?... répéta le juge d'instruction.

—Oui.

—Je la croyais malade... bien malade...

—Elle l'est, en effet, mais qu'importe cela à cette mère sans entrailles !...

—On la mariera quand même. C'est résolu, je le sais. Eh bien, monsieur de Gibray, il faut faire une bonne action, il faut arracher Marie Bressolles à la mort, en lui donnant pour mari votre fils qui, certain que vous consentez à son mariage, voudra vivre, et par conséquent ne se laissera plus mourir.

Albert se laisse mourir ! s'écria le magistrat atterré.

—Je l'affirme... A vous seul appartient de le sauver en lui rendant l'espoir qui lui donnera la force et la volonté...

—Vous ne lui avez pas montré cette lettre ?...

—Je m'en suis bien gardé !... Dans l'état de faiblesse où il est, l'émotion l'aurait achevé !...

—Tout cela est horrible !... balbutia M. de Gibray en prenant sa tête dans ses mains avec désespoir. C'est cette misérable femme qui, non contente de tuer sa fille, tue mon fils en même temps !... Si cette femme n'était pas là, j'irais à l'instant demander à Mme Bressolles la main de Marie pour Albert.

—Allez-y quand même ! ! répliqua le Russe avec feu. Oubliez tout pour vous souvenir seulement de ces deux choses : qu'il faut qu'Albert vive et qu'il faut arracher Mme Bressolles aux mains de Maurice Vasseur...

—Maurice Vasseur ! ! répéta M. de Gibray.

—Oui, c'est le mari qu'on lui destine... Et hâtez-vous, car bientôt il serait trop tard...

—Mais l'amour ne tue pas seul mon enfant... répliqua le juge d'instruction. Le médecin qui le soigne l'a déclaré...

—Eloignez ce médecin et confiez-vous à moi ! Je réponds de tout si vous me jurez que vous donnerez à Albert, Marie Bressolles pour femme, quand il aura recouvré force et santé...

—Eh bien ! oui, j'oublie tout, haine, mépris, colère... s'écria le juge d'instruction entraîné par la tendresse paternelle. Si Marie Bressolles devient ma fille, elle ne verra jamais sa mère... Sauvez mon fils, et j'irai demander pour lui la main de Marie Bressolles, je le jure !...

Le jeune homme tendit les bras au magistrat en s'écriant :

—Embrassez-moi, monsieur de Gibray ! Albert sera sauvé !...

Les deux hommes s'embrassèrent avec effusion.

—Maintenant,—reprit le comte Yvan,—j'accepte

l'offre que vous m'avez faite... Je viendrai vivre auprès de vous pendant quelques jours, et de cette façon je pourrai sans cesse veiller sur votre fils.

—Répétez-moi que vous le sauvez...

—Oui, je vous le répète avec une absolue confiance... Je vais voir Albert...

—Je vous accompagne...

—Pas en ce moment, je vous en prie...

—Pourquoi ?

—Je désire me trouver seul avec lui.

—Dinerez-vous avec moi ?...

—Non... Après ma visite qui sera courte j'ai besoin de sortir afin d'aller au Grand-Hôtel, de préparer une valise et de l'apporter ici... Ce soir je deviendrai votre hôte...

—Je vais donner des ordres pour que la chambre qui vous est destinée soit prête.

Le comte Yvan entra chez le malade.

En franchissant le seuil il avait le visage joyeux, les lèvres riantes.

Albert lui tendit les deux mains, en disant d'une voix faible ;

—Vous voilà ! ! enfin ! !

—Comment allez-vous, cher ami ? demanda le Russe.

—Je vais comme un homme qui vient de s'ennuyer mortellement... Toute une journée sans vous voir ! !

—Je m'occupais de vous, mon ami...

—De moi ! !

—Oui.

—N'êtes-vous point allé à l'Exposition, ainsi que vous m'aviez témoigné l'intention de le faire ?...

—J'y suis allé... et j'y ai rencontré une personne que vous connaissez beaucoup...

—Qui donc ?

—Je vous le dirai, mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que vous me promettez de réagir vigoureusement contre toute émotion trop forte...

Albert, tremblant de tout son corps, s'écria :

—Vous avez vu Marie...

—Oui... mais calmez-vous...

—Je suis calme... je vous jure que je suis très calme ! Ainsi, vous l'avez vue ?

—Oui...

—M'aime-t-elle toujours ?

—Toujours et plus encore...

—Elle vous l'a dit ?...

—Elle n'a pas eu besoin de me le dire... Je l'ai compris à l'expression de ses regards quand il a été question de vous...

Albert crut voir le ciel s'entr'ouvrir devant lui.

Un radieux sourire vient à ses lèvres.

Il reprit :

—Marie était à l'Expression... Elle va donc tout à fait bien ?...

—Elle est souffrante encore, et très faible, mais il y a beaucoup de mieux... Elle guérira certainement...

Albert, saisi d'une soudaine tristesse, baissa la tête sur sa poitrine ; ses yeux devinrent humides ; il balbutia d'une voix sourde :

—Elle guérira, et moi je meurs...

—Que signifient ces idées absurdes ? demanda le comte Yvan d'un ton presque sévère. Le seul danger pour vous résulte de votre imagination frappée... Pour recouvrer la santé très vite, vous n'avez qu'à le vouloir...

—A quoi bon le vouloir ? dit Albert d'un ton de découragement profond.—à quoi bon vivre ? Ma vie n'a qu'un but... Vous savez quel est ce but, et vous savez aussi que je ne l'atteindrai point...

—Peut-être !...

Albert secoua la tête et murmura :

—Jamais Marie ne sera ma femme...

—Peut-être !... répéta le comte.

Le fils du juge d'instruction regarda son interlocuteur avec surprise.

—Parlez-vous sérieusement ? demanda-t-il.

—Très sérieusement.

—Tous croyez que mon mariage avec Marie Bressolles deviendra possible ?

—Non seulement je le crois, mais j'en suis sûr oui, vous épouserez celle que vous aimez, mais pour cela il faut placer en moi une confiance absolue, avoir

la ferme
rien, quoi
voyiez aut
—Je le
vous ne p
à mon pèr
—Si cet
—Que d
—La vé
que le jou
pleine san
les la mai
—Vous
—Je le
Cette fo
Le cœur
désordon
Son vis
d'une pâle
Le jeun
ler et per
Yvan n
prévoyait,
surprise.
Il imbil
tempes d
sitôt.
—Vous
mon cher
quelque c
émotions,
—La j
me,—et c
je veux vi
fort...
—Pour
—M'ab
—Oui,
—Ajour
—Ce so
Le com
de l'appar
ture et se
La mais
demeure
devaient é
Il entra
demanda
des hui
—Le do
—Oui,
—Je sa
Le com
quette, d
et appuya
porte à de
de cuivre.
Un dom
au comte
—Le do
—Oui,
—Puis-
—Oh !
teur a qu
personnes
trier et pr
—Non...
docteur...
—A l'in
Yvan s'
Lous XIV
cuir gaufr
Son att
Au bout
—Mons
Et il int
vail meub
vère.
Un gra

la ferme volonté de guérir, et ne vous alarmer de rien, quoi que ce soit que vous entendiez ou que vous voyiez autour de vous. Me promettez-vous cela ?....

—Je le promets, et je tiendrai ma promesse, mais vous ne parviendrez pas à vaincre la haine qu'inspire à mon père certaine personne...

—Si cette haine était vaincue déjà ?

—Que dites-vous ?

—La vérité.. M. de Gibray m'a donné sa parole que le jour où vous seriez debout, en pleine force, en pleine santé, il demanderait pour vous à M. Bressolles la main de Marie.

—Vous me jurez cela ?

—Je le jure !

Cette fois la commotion fut trop forte.

Le cœur d'Albert se mit à battre avec une violence désordonnée.

Son visage s'empourpra brusquement, puis devint d'une pâleur mortelle.

Le jeune homme laissa retomber sa tête sur l'oreiller et perdit connaissance.

Yvan ne fut point effrayé par cette syncope qu'il prévoyait, ou qui ne lui causait tout au moins aucune surprise.

Il imbiba d'eau fraîche une serviette et mouilla les tempes d'Albert qui revint à lui-même presque aussitôt.

—Vous voyez bien que vous n'êtes par raisonnable, mon cher enfant !... lui dit-il. Impossible de faire quelque chose pour vous si au lieu de dominer vos émotions, vous vous laissez dominer par elles ! !

—La joie ne fait pas mourir, — bégaya le jeune homme, — et c'est la joie qui m'a terrassé... A cette heure je veux vivre... vous verrez comme je vais redevenir fort...

—Pour commencer, reposez-vous...

—M'abandonnez-vous déjà ?

—Oui, mais je reviendrai bientôt...

—Aujourd'hui ?

—Ce soir même...

Le comte quitta le fils du juge d'instruction, sorrit de l'appartement, puis de la maison, remonta en voiture et se fit conduire à l'avenue de l'Opéra.

La maison dont il avait indiqué le numéro était une demeure de grande apparence où les moindres loyers devaient être d'une quinzaine de mille francs.

Il entra dans une loge meublée comme un salon et demanda au concierge, dont la tenue rappelait celle des huissiers de ministère :

—Le docteur Iwanow est-il chez lui ?

—Oui, monsieur, au premier...

—Je sais...

Le comte gravit les marches, recouvertes de moquette, d'un large escalier, s'arrêta au premier étage et appuya sur le bouton d'un timbre placé près d'une porte à deux battants, de bois noir, incrustée de filets de cuivre.

XXX

Un domestique en tenue très correcte vint ouvrir au comte Yvan qui lui demanda :

—Le docteur est-il chez lui ?

—Oui, monsieur...

—Puis-je le voir sur-le-champ.

—Oh ! monsieur, impossible... Monsieur le docteur a quelqu'un dans son cabinet, et plus de dix personnes attendent au salon... Monsieur peut entrer et prendre son tour...

—Non... J'attendrai ici... Portez cette carte au docteur...

—A l'instant, monsieur...

Yvan s'assit sur un des grands fauteuils de style Louis XIV, qui meublaient l'antichambre tendue de cuir gaufré.

Son attenté fut courte.

Au bout de deux minutes le domestique revint.

—Monsieur veut-il me suivre ? dit-il.

Et il introduisit le visiteur dans un cabinet de travail meublé avec une grande richesse et un goût sévère.

Un grand jeune homme de trente ans environ,

blond, joli gargon, l'air sérieux, la figure ouverte et intelligente, le regard profond et plein de franchise, tendit la main à Yvan et s'écria :

—Cher comte, soyez le bienvenu !...

Ce grand jeune homme était Serge Iwanow, médecin russe du plus rare mérite, fixé à Paris depuis trois ans et que la mode avait adopté tout de suite.

Son élégante et riche clientèle augmentait chaque jour, si bien que, (pour nous servir d'une expression, courante et expressive,) il gagnait tout ce qu'il voulait.

—Asseyez-vous, poursuivit-il, et dites-moi ce qui vous amène.

—Je viens vous parler de mon malade.

—Eh bien ?

Eh bien, mon cher docteur, j'ai suivi le conseil que vous m'avez donné... A force d'insistance j'ai arraché à son père la promesse de lui donner pour femme la jeune fille qu'il adore...

—C'est le point essentiel... La joie et l'espérance feront plus pour la guérison que tous les médicaments du monde.

—Maintenant, mon cher docteur, je veux que vous voyez Albert de Gibray... J'ai battu en brèche son médecin habituel, qui est un brave homme, mais sans hardiesse, sans initiative. Serez-vous libre demain à midi ?

—Je me rendrai libre.

—Eh bien ! venez rue de Rennes, chez M. de Gibray, dont vous avez l'adresse... Je serai là pour vous recevoir...

—S'y serai. Nous savez, mon cher comte, que vous pouvez compter sur moi en toutes choses.

—Je le sais, et croyez bien que j'en suis reconnaissant...

Les deux Russes se serrèrent les mains de nouveau, et le comte Yvan se rendit au Grand-Hôtel où il dina et d'où il emporta une malle pleine de linge et de vêtements.

—Si l'on venait me demander, dit-il au bureau, vous répondriez que je suis en voyage pour quelques jours...

Une heure après, il s'installait dans la chambre mise à sa disposition par le magistrat, chambre voisine de celle d'Albert.

Le jeune malade rayonnait de joie à la pensée que le comte Yvan allait pendant quelque temps vivre auprès de lui.

Le lendemain matin, vers dix heures, arrivait comme de coutume le médecin habituel de la famille de Gibray.

Il entra dans la chambre d'Albert avec le juge d'instruction.

Yvan s'y trouvait déjà, lisant les journaux à son ami pour le distraire.

Le docteur s'approcha du lit, demanda des nouvelles, tâta le pouls du jeune homme, dit quatre bredouilles, hocha la tête, écrivit la formule d'une potion nouvelle, et sortit avec la conviction d'avoir loyalement gagné le prix de sa visite quotidienne.

Le comte et M. de Gibray l'accompagnaient.

—Eh bien ! docteur ? demanda le pauvre père que le hochement de tête avait inquiété beaucoup.

—Eh bien ? mon cher ami, répliqua le médecin en prenant une figure attristée, vous êtes homme... vous êtes fort... il faut avoir du courage...

—Mon fils va donc plus mal ? s'écria le magistrat.

—Il ne va pas précisément plus mal, mais il ne va pas mieux. S'il en revient... si j'ai le bonheur de le sauver, ce sera long... il faudra du temps... beaucoup... beaucoup de temps...

M. de Gibray pâlit et regarda le comte.

Un sourire ironique à peine dissimulé plissait les lèvres d'Yvan.

Le docteur s'éloigna en remettant son ordonnance au valet de chambre, et en l'engageant à aller chez le pharmacien la faire préparer au plus vite.

M. de Gibray emmena le jeune Russe dans son cabinet.

—Vous avez entendu ? lui demanda-t-il.

—Oui.

—Et cependant je vous ai vu sourire...

—C'est vrai...

—Vous ne croyez donc pas à ce qu'à dit le médecin ?...

—Je n'y crois pas plus qu'il n'y croit lui-même...

—Pourquoi chercherait-il à m'inquiéter outre mesure ?

—Pour se faire valoir à vos yeux... et dans un autre but encore...

—Mais c'est un vieil ami de ma famille...

—Cela l'empêche-t-il d'envoyer toucher ses honoraires à la fin de l'année ?...

—Non, certes, seulement rien n'est plus légitime que de réclamer une juste rémunération...

—Certes, mais il ne lui déplaît point d'arrondir cette juste rémunération en prolongeant indéfiniment ses visites, et en maintenant le malade dans le *status quo*... En conséquence, ce brave homme ne fait rien pour l'en sortir

—Comment, rien ?? Il vient d'écrire une ordonnance !! on prépare en ce moment un médicament nouveau !!

—Eh bien ! on l'apportera, ce médicament, et nous jugerons le résultat... Voyons, cher M. de Gibray, vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous vous abandonnez à moi... Ayez confiance ! Je réponds de la vie d'Albert... Allons déjeuner...

Le sang-froid du comte et l'assurance qu'il manifestait reconfortèrent un peu M. de Gibray qui se mit à table avec son hôte, puis, immédiatement après le déjeuner, embrassa son fils et partit pour le Palais de Justice où l'appelait le devoir professionnel.

Le valet de chambre avait apporté la potion ordonnée par le médecin.

Yvan mit la fiole dans sa poche.

—A compter d'aujourd'hui, dit-il au domestique, je ne quitterai plus votre jeune maître. C'est moi qui lui ferai prendre ses potions.

—Bien, monsieur...

Le comte porta la fiole dans sa chambre, l'enferma dans un placard et vint ensuite retrouver Albert.

A midi le valet de chambre remit une carte à Yvan. Celui-ci y jeta les yeux, lut le nom de Serge Iwanow et donna l'ordre d'amener immédiatement le visiteur.

—Mon cher Albert, fit-il en souriant, aussitôt que le valet fut sorti, vous m'avez promis de ne vous étonner de rien... Le moment de tenir votre promesse est venu...

—Je la tiendrai, je vous le promets.

La porte s'ouvrit et le médecin russe en franchit le seuil.

Yvan alla à sa rencontre, lui serra la main et l'entraîna près du lit d'Albert en lui disant :

—Merci de votre exactitude, mon ami, voici le cher malade dont je vous ai parlé. Voyez et jugez...

Serge Iwanow s'assit auprès du lit et adressa au jeune homme au sujet de sa maladie une foule de questions qui seraient sans intérêt pour nos lecteurs, et que, par conséquent, nous nous garderons bien de reproduire.

Cet interrogatoire préliminaire terminé, il auscultait longuement Albert, étudiant la respiration et prenant des notes.

Il demanda ensuite à lire les ordonnances du médecin de la famille.

Ces ordonnances étaient dans un tiroir.

Yvan les apporta et Serge Iwanow les lut.

A plusieurs reprises, pendant cette lecture, ses sourcils se froncèrent et ses lèvres se contractèrent.

Quand il eut achevé, il jeta dédaigneusement sur la table les feuilles revêtues du timbre de la pharmacie voisine.

—Qu'en pensez-vous ? demanda le comte.

—Je pense que ces ordonnances sont ineptes...

—Les trouvez-vous dangereuses ?

—Assurément, puisqu'en fait de médicaments tout ce qui n'est pas salutaire est dangereux... Faites-moi donner ce qu'il faut pour écrire, je vous prie...

Yvan lui présenta encre, plume et papier.

Serge Iwanow traça rapidement quelques lignes qu'il signa et qu'il tendit au comte en ajoutant :

—Faites préparer sous vos yeux, je vous en prie, et administrez cela vous-même...

—Comptez-sur moi...

—Maintenant, mon cher malade, reprit le médecin russe en s'adressant à Albert, je vais vous traiter sérieusement... Appelé par notre ami commun à l'insu de votre père, ma position est très délicate et même un peu fautive... En toute autre circonstance je ne l'aurais point acceptée, mais je ne puis rien refuser au comte Yvan et j'espère que le succès m'absoudra...

—Vous me guérirez, docteur ? demanda vivement Albert.

—Avec l'aide de Dieu et du comte Yvan, oui.

—Et vous me guérirez vite ?

—Avant trois semaines vous serez debout.

—Ah ! docteur... docteur... quelle reconnaissance ! s'écria le jeune malade.

—Chut ! ne vous animez pas ! D'ailleurs, mon cher enfant, si vous devez de la reconnaissance à quelqu'un c'est au comte Yvan et non à moi. Moi, je suis médecin. Guérir mes malades est non seulement mon métier, mais mon devoir ! Maintenant, je vous recommande d'éviter toute émotion, de garder le calme d'esprit et d'obéir aveuglément à ceux qui veulent vous voir vivre...

—J'éviterai les émotions, docteur, répondit Albert, je garderai le calme d'esprit et j'obéirai.

—Alors tout ira bien...

—Quand vous reverrai-je ?

—Demain...

—A demain alors !...

—Serge Iwanow serra la main du jeune homme et se retira.

Le comte descendit avec lui, ne confiant à personne le soin de faire préparer le médicament dont Serge avait écrit la formule.

XXXI

A l'hôtel de la rue de Verneuil se passait, presque en même temps, une scène bien différente.

Le docteur Dufresnes était venu de bonne heure.

Valentine l'attendait au passage.

Suivant les recommandations de Maurice et craignant que le comte Yvan ne réussit véritablement à sauver Albert de Gibray, elle pressa le médecin de faire auprès de Marie, avec M. Bressolles, la démarche qui devait la préparer à devenir la femme de Maurice.

Après avoir écouté Valentine silencieusement, le docteur demanda :

Croyez-vous, chère madame, que le moment soit opportun ?...

—Je le crois... Ma fille a repris une partie de sa gaieté, vous l'avez vu de vos propres yeux... M. Vasseur lui plaît beaucoup, du moins comme ami... De là à l'aimer comme mari, il n'y a qu'un pas... Hâtons donc une union qui doit me conserver une enfant bien-aimée...

En disant ce qui précède Mme Bressolles, ex-Valentine Dharville, se montrait tout simplement comédienne de génie.

Aucune actrice acclamée de nos premières scènes n'aurait mieux déguisé la plus monstrueuse hypocrisie sous les apparences de la tendresse maternelle.

Epouse parjure, mère dénaturée, cette femme était un monstre très complet, un de ces monstres qui, grâce au ciel, sont une exception même parmi les pires créatures.

—Soit, répondit le médecin, convaincu par le raisonnement et surtout par l'accent de son interlocutrice, je parlerai ce matin même à notre chère convalescente...

—Ami docteur, vous ferez une action méritoire...

—Où est votre mari ?

—Dans son cabinet... Voulez-vous que je lui fasse dire de venir ici ?

—Non... Je préfère aller le rejoindre...

M. Dufresne rejoignait en effet l'ex-architecte et lui démontra que le moment d'agir était venu.

Ludovic Bressolles voulait à tout prix sauver sa fille mais nous savons déjà que, s'il acceptait le mariage avec Maurice Vasseur comme moyen de salut, c'était

sans enthousiasme et avec une sorte de répugnance instinctive.

Contraint de se résigner, la situation lui semblait sans autre issue que celle-là, il baissa la tête et ne fit aucune objection.

—Venez... dit-il au médecin.

Tous les deux montèrent à l'appartement de Marie. Levée depuis une heure et complètement habillée déjà, la pauvre enfant était étendue sur une chaise longue.

Elle pensait à Albert qu'elle n'espérait presque plus revoir.

Elle demandait si Gabriel Servet avait remis sa lettre à celui qui s'était dévoué si héroïquement pour elle, et qui mourait de ce dévouement.

Bref, les pensées les plus noires envahissaient son âme ; une mélancolie profonde se lisait sur son doux visage.

L'arrivée de son père et du docteur la tira de sa rêverie.

Elle accueillit ses deux visiteurs par un sourire.

M. Bressolles alla vivement à elle et l'embrassa.

—Eh bien, chère enfant, lui demanda le médecin, comment allez-vous aujourd'hui ?

—Il me semble que je vais un peu mieux.

—Les idées sombres ?...

Ne pouvant et ne voulant pas expliquer ce qui se passait en elle, Marie répondit en rougissant un peu de son mensonge :

—Elle sont moins fréquentes...

—La fièvre ?...

—Je ne sais si c'est la fièvre, mais par instants il me semble que mon sang brûle dans mes veines et me monte au visage, puis aussitôt après j'ai des frissons comme si mon sang se glaçait...

—Et, à la suite de ces bouffées de chaleur et de ces froids soudains, qu'éprouvez-vous ?

—Une grande fatigue et de sourdes douleurs dans les membres.

—La tête ?...

—C'est bien difficile à définir.

—Lourde, n'est-ce pas ?

—Tantôt très lourde et tantôt très vide...

—Expliquez-vous mieux, chère enfant... Qu'entendez-vous par la tête vide ?

—J'entends que par moment la force de penser me manque... il me semble que je n'ai plus aucune idée... Les objets familiers qui m'entourent m'apparaissent sous des formes bizarres... C'est comme si je rêvais toute éveillée...

Le docteur tressaillit.

—Et souvent, cela ? demanda-t-il.

—Cela m'arrive assez souvent depuis trois jours...

—Avant, ou après vos repas ?...

—Plutôt après qu'avant...

Ludovic Bressolles ne perdait pas un mot de l'entretien qui précède.

Il écoutait avidement et, si les réponses de Marie aux questions de M. Dufresne lui semblaient inquiétantes, sa bonne figure un peu rougeaude pâlissait.

—Mon enfant, dit le docteur après un court silence, de ce que vous venez de me dire résulte pour moi une conviction, ou plutôt une certitude, celle-ci : Vous êtes toujours jusqu'à un certain point sous l'influence du virus mêlé à votre sang par la morsure d'un reptile venimeux.

—Vous croyez ?... s'écria Marie très émue.

—J'en suis même sûr, mais il ne faut point vous effrayer pour cela... Je me garderais bien de vous parler avec cette franchise quasi brutale si le remède n'existait à côté du mal...

—Ce remède existe ?...

—Certes !...

—Alors, je guérirai ?

—Cela dépend absolument de vous... Pour guérir vous n'aurez qu'à le vouloir...

—Comment ?

—Vous tenez à la vie, n'est-ce pas ?...

Marie rougit et pâlit successivement.

En moins d'une seconde des idées contradictoires traversèrent son cerveau.

Elle songea que si Albert de Gibray mourait elle

ne tiendrait point à la vie ; puis elle se dit que son père mourrait de sa mort, et que le dévouement filial lui commandait de vivre.

La dernière pensée, celle du devoir, l'emporta.

Aussi, murmura-t-elle d'une voix faible :

—Oui, docteur... je tiens à la vie...

En même temps elle fermait les yeux pour empêcher ses larmes de couler.

M. Dufresnes reprit :

—Et vous avez bien raison, chère enfant ! Il faut vivre et guérir, non seulement pour vous qui avez dans les mains tout un long avenir de bonheur, mais encore pour ceux qui vous entourent d'affection, qui n'existent que pour vous et par vous, et trouveraient le monde dépeuplé si vous n'y étiez plus !... Demandez à votre père s'il vous survivrait !...

—Ah ! jamais ! jamais !... balbutia Ludovic Bressolles dont les sanglots contenus jusque-là éclatèrent. Qu'est-ce que je ferais ici-bas, grand Dieu ! sans ma fille ?... Puis-je avoir un bonheur, une joie, autrement que par elle ?...

Marie, suffoquée elle aussi par l'émotion, se leva vivement, jeta ses bras autour du cou de l'ex-architecte et répondit :

—Mon père... mon père... pourquoi pleures-tu ? Je t'aime, tu le sais, et pour toi je ne veux pas mourir. Docteur, cher docteur, sauvez-moi, guérissez-moi. Vous voyez bien qu'il faut que je vive.

—Alors, écoute le docteur, écoute-le, ma chérie, dit d'une voix brisée l'ex-architecte, dont les larmes brûlantes mouillaient le visage de sa fille. Impose le calme à ton cœur, la résignation à ton âme... Ne nous condamne pas tous les deux, puisqu'il n'est qu'un moyen de te sauver, et que vivre sans toi me serait impossible...

Le vieillard suffoquait.

De longs sanglots soulevaient sa poitrine et l'étranglaient dans sa gorge.

Ce médecin, qui était en même temps l'ami, avait les yeux humides en assistant à cette scène douloureuse.

Marie se tourna brusquement vers le docteur.

—Mais qu'allez-vous donc me demander ? qu'attendez-vous de moi ? que dois-je faire ? balbutia-t-elle avec épouvante.

—Vous marier, mon enfant... répliqua M. Dufresnes.

La jeune fille frissonna de la nuque aux talons, comme si pour la seconde fois la dent venimeuse d'un reptile entamait sa chair.

—Me marier !... répéta-t-elle effarée.

—Il le faut...

—Et c'est là l'unique remède du mal qui lentement me mine ?...

—L'unique remède, oui... La situation n'a qu'une issue... Ce n'est pas moi seul qui l'affirme, ce sont les princes de la science... Soyez épouse... le salut est là...

—Mais celui que j'aime... celui qui m'aime... est malade comme moi, bien malade, et ne peut m'épouser !... s'écria la jeune fille avec un accent de désespoir inouï.

—Aussi n'est-ce pas de lui qu'il s'agit.

—Il me semble que je deviens folle... Avoir un autre mari qu'Albert, c'est impossible ! !

—Mon enfant, mon enfant chérie, ne me désespère pas !... bégaya Ludovic Bressolles en joignant ses mains suppliantes. Eloigne de ton cœur un rêve que la mort va briser... qu'elle a brisé peut être à cette heure...

Marie devint pâle comme un spectre et passa ses deux mains avec un geste d'horreur dans ses cheveux qui s'éparpillèrent sur ses épaules.

Elle ne prononça que ces trois mots :

—Albert est mort !...

—Ou il va mourir... répliqua le docteur...

—Mais alors on me trompait donc hier en me disant qu'on pouvait espérer !... reprit-elle avec une sorte de délire. On m'abusait... On avait compassion de moi, et c'est vous qui me torturez aujourd'hui sans pitié !...

M. Bressolles se laissa tomber à genoux.

(A suivre)

descendent jusqu'en drap uni, rouges automobile, citons le vert foncé blanc.

Nous remarquons les formes ment haut. Les manteaux sont la mée de façon à si leurs "ciselés". dentelle Cluny ou coupée de la pièce voulue. Ils sont couleur très clair nement employé de plumes d'autruche dans la gamme de passer leur. Bien que portées cette année pour les manteaux

QU

QUEL EST LE



Si vous réunissez toutes les choses que nous vous recommandons dans le programme de la semaine prochaine, vous aurez le plus célèbre. (Voir p...

THEATRE I

Le Docteur J... Cette semaine au Théâtre de la République, nous vous recommandons la pièce française, La Demoiselle anglaise et jouée dans la version obtenue toujours par la version française. La pièce est peu compliquée, mais charmante et agréable.

Bref, La Demoiselle anglaise est un nouveau succès des précédents.

Un heureux couple aux places de... Elles ont été élues jusqu'à deux places qui sont au premier rang.

Or, à la galerie on voit la scène, depuis les acteurs, on ne peut pas entendre une parole, car...

lente.